

# POLICE MAGAZINE

## La tuerie d'Agen



Lire, page 12, l'enquête de notre envoyé spécial sur le quadruple assassinat commis par Albert Podenas. Ci-dessus : la maison du drame, tandis qu'on emporte le cercueil de M<sup>me</sup> Podenas.

(Ph. A. Balistai. Agen.)

# MORTS MYSTERIEUSES



Une des fameuses « debentures » (actions participantes) lancées par Ivar Kreuger.

Ivar Kreuger, le roi des allumettes.

VI (1).

Est-ce Ivar Kreuger ou son double qui s'est tué à Paris, le 12 mars 1932 ?

**I**VAR KREUGER, le roi des allumettes, l'homme qui se prenait pour un dieu, et qui prêtait des milliards à tous les gouvernements, s'est-il réellement suicidé, ou bien vit-il tranquillement sous un faux nom aux Indes néerlandaises ?

Deux ans avant l'étrange suicide de Stavisky, Ivar Kreuger qui, jusque-là, passait pour un des plus grands industriels des temps modernes et pour un financier d'envergure universelle, s'était donné la mort à Paris le 12 mars 1932, en se tirant une balle de revolver au cœur. Cet homme sur les épaules duquel montait depuis assez longtemps la construction verticale d'un échafaudage de trente milliards avait dû se résigner à disparaître immédiatement, tel un vulgaire banquier de province, afin de ne pas être démasqué vivant comme un escroc et un faussaire !

Mais, c'est parce qu'ils n'ont pas voulu admettre que Kreuger, ayant inévitablement prévu sa débâcle, n'eût pas assuré son avenir personnel dans quelque retraite lointaine et mystérieuse que certains, avec détails à l'appui, ont prétendu que le roi des allumettes ne s'était pas tué, mais qu'il était tranquillement installé à Sumatra. Et, pour étayer leur version, les partisans du suicide simulé faisaient encore état, près d'un an après que le cercueil d'Ivar Kreuger eut été ramené en Suède, d'une commande de cigares qu'une manufacture anglaise aurait reçue de Sumatra !

Il s'agissait de cigares fabriqués jusqu'alors exclusivement pour Ivar Kreuger. De là à conclure que l'amateur de Sumatra et le roi des allumettes ne faisaient qu'un... Ce qui ne manqua pas de se produire.

Ce n'est pas qu'on ne voulût pas admettre que le cadavre eût été présenté aux magistrats parisiens, qui constatèrent le suicide ! Mais il y aurait eu substitution de personne, et, si l'on en croit certain récit, Ivar Kreuger aurait réalisé cette substitution en tuant de sa main un homme qui était son double et qui, à maintes reprises, l'avait remplacé en public.

Méticuleusement, le roi des allumettes aurait réglé la mise en scène du drame qui lui permettrait d'échapper à la justice. Lorsque, revenant précipitamment de New-York où il était allé jouer sa dernière carte, il était arrivé à Paris, il savait qu'il n'avait plus que quelques heures pour « disparaître » puisque dès le lendemain les administrateurs de ses trusts allaient l'obliger à leur rendre des comptes.

Télégraphiquement, il avait donné rendez-vous à l'un de ses hommes de confiance qui lui rendait des services qu'il était d'ailleurs le seul à pouvoir rendre. Cet homme

était, en effet, le sosie d'Ivar Kreuger. Sensiblement de même taille, grand, svelte, et lui ressemblant autant par sa démarche que par les traits de son visage.

Originaire de la région de Kalmar, comme le financier, cet homme avait la même voix douce, les mêmes manières courtoises. Mais s'il avait le visage rasé comme Ivar, il ne sortait jamais sans dissimuler sa bouche sous une moustache et sans qu'une barbe encadrât son menton fuyant. Ce sosie était fort utile au roi des allumettes pour dépister les curieux et les reporters, lorsqu'il avait besoin de ne pas être importuné en traitant une nouvelle affaire.

Alors, le sosie enlevait barbe et moustaches, postiches, et sous les traits et sous le nom de son maître, portant même ses habits personnels, il s'affichait dans les théâtres, les cabarets à la mode, aux expositions et sur les champs de courses.

Et, tandis qu'on le croyait uniquement préoccupé par ses plaisirs, Ivar Kreuger travaillait dans l'ombre. Le 12 mars 1932, vers midi, ledit sosie serait donc venu, 5 avenue Victor-Emmanuel-III où Ivar Kreuger occupait durant ses séjours à Paris un petit appartement au cinquième étage.

Sachant qu'il était attendu, il n'avait pas eu besoin de demander quoi que ce soit à

sur le lit, de tout disposer dans la pièce pour faire croire à un suicide, de placer trois lettres bien en évidence, et Ivar Kreuger, les traits bien grimés et par conséquent méconnaissable, serait sorti de son appartement dont il aurait refermé la porte derrière lui.

Une heure après, les administrateurs des sociétés du trust attendaient à l'hôtel Ritz Kreuger qui devait leur fournir des explications ; ne le voyant pas arriver, ils avaient délégué l'un d'entre eux avenue Victor-Emmanuel-III, pour connaître les causes du retard du financier. Et c'est alors qu'avait été découvert le cadavre encore chaud... du sosie, tandis qu'au Bourget le roi des allumettes, avec les papiers du mort, s'envolait à bord d'un rapide avion.

Telle est du moins la thèse que soutiennent encore ceux qui ne croient pas à la mort de Kreuger qui fut un escroc international auprès de qui Stavisky n'eût été qu'un petit garçon.

Prodigieuse, en effet, fut la carrière du petit ingénieur qui créa le *Spenska Tändsticks* et qui put prêter 3 500 millions à l'Allemagne, 1 875 millions à la France, 1 210 millions à la Roumanie, 900 millions à la Hongrie, 550 à la Yougoslavie, 2 500 à la Turquie, 240 à la Grèce, 150 à la Pologne, 150 à la Lettonie, 47 à l'Esthonie, 25 à la

ville de Dantzig, 62 au Guatemala et 50 à l'Équateur.

Il est vrai que, si la France en avril 1930, remboursa par anticipation l'emprunt consenti après avoir refusé de céder le monopole des allumettes au trust Kreuger, qui le désirait sans l'avoir réclamé ouvertement, les autres prêts ne sont remboursables qu'au bout de cinquante, de trente-cinq ou de vingt-cinq ans. D'autre part, ce n'est pas Hitler qui consentira à rembourser les 3 500 millions prêtés à l'Allemagne, bien que l'un des premiers Kreuger eut subventionné le mouvement naziste.

Kreuger, qui, muni d'une lettre du roi de Suède, était venu spontanément offrir à 5,50 p. 100 à M. Poincaré en 1927, les 1 875 millions dont la France avait besoin, après que John Pierpont Morgan eut refusé le renouvellement à 8 p. 100 du même prêt, avait déjà versé plus de 3 milliards aux Allemands pour obtenir le monopole des allumettes du Reich. Mais, à la conférence de La Haye d'où devait sortir le plan Young, les délégués allemands firent remarquer qu'on ne pouvait donner un droit de priorité aux bons de l'emprunt Young, ce privilège appartenant déjà à Ivar Kreuger.

Celui-ci, cédant aux instances de M. Tardieu, chef de la Délégation française, consentit, pour résoudre un problème international à sacrifier ses droits sans rien demander en échange.

Ce fut l'erreur d'Ivar Kreuger de croire que le trust suédois des allumettes était particulièrement désigné pour garantir les crédits consentis sur l'intervention de son chef aux États Européens appauvris, en proie à des difficultés financières et dans l'obligation de réorganiser leur économie.

À l'exception des emprunts consentis à la France et à l'Allemagne, le trust Kreuger n'accordait en effet de prêts à des États, que moyennant la concession d'un monopole de fabrication et de vente des allumettes.

Avec son système, Kreuger ne croyait courir qu'un seul risque : celui des révolutions. Aussi s'intéressait-il à tous les mouvements révolutionnaires susceptibles de triompher, et c'est pourquoi il accorda de larges subventions à Hitler.

C'est aux États-Unis surtout que le roi des allumettes possédait les appuis qui lui



Cette fabrique d'allumettes, construite en 1845 à Jan Käeping, en Suède, fut le berceau de l'industrie mondiale des allumettes.

la concierge qui ne le vit même pas passer, puisque, à ce moment même, elle déjeunait. Personne non plus dans l'escalier et d'ailleurs l'homme avait toujours sa barbe postiche !

En présence d'Ivar Kreuger, il sut qu'il devait sans tarder remplir son rôle habituel, car le financier avait besoin d'avoir les coudées franches durant quelques jours. Rapidement les deux hommes échangèrent leurs vêtements et après qu'il eut fixé sur ses propres joues les postiches que l'autre avait enlevés, Kreuger commença à lui donner ses dernières instructions. Le voyant tout oreilles et par conséquent sans la moindre méfiance, le roi des allumettes l'aurait abattu froidement d'une balle en plein cœur. Le temps de pousser le cadavre



Vue générale des usines Kreuger en Suède.

(1) Voir *Police-Magazine* n° 215 à 219.



Ivar Kreuger photographé au bras de sa maîtresse Ingeborg Eberth.

C'est dans cette ville, Skuggan, près de Stockholm, qu'Ivar Kreuger passait ses week ends.

permirent en faisant appel au crédit public, d'être le prêteur de l'univers. Mais le crash de la Bourse de New-York en 1929 fit que les marchés se fermèrent peu à peu et dès lors Kreuger dut faire appel au crédit bancaire beaucoup plus exigeant. C'est à partir de cette époque que commencèrent la fabrication des bilans, les dissimulations des pertes et les déclarations de bénéfices inexistantes pour masquer les difficultés de gestion que rencontrèrent les affaires Kreuger. C'est en vain que Kreuger escompta que sa méthode finirait par triompher et assurerait le succès de ses entreprises, le succès réparateur de toutes les escroqueries qu'il dut commettre à partir de 1930.

Mais le banquier Morgan démasqua Ivar Kreuger !

Tous deux étaient de vieilles connaissances. Lorsque en 1900 le petit ingénieur suédois débarqua à New-York n'ayant qu'une centaine de dollars dans sa poche, Pierpont Morgan, le père du banquier actuel, était déjà l'une des plus grosses puissances de Wall Street !

Né à Kalmar, en 1880, Ivar Kreuger était fils et petit-fils de fabricants d'allumettes. Mais, dédaignant l'industrie paternelle qui traversait d'ailleurs une crise, il avait voulu devenir ingénieur, et avait franchit l'Atlantique. A Chicago, il fut lotisseur et apprit là le mécanisme de la spéculation, achetant pour revendre et vendant pour acheter. Il construisit un pont au Mexique, des buildings et des skyscrapers à New-York, à Londres, au Canada, aux Indes et dans l'Afrique du Sud.

De retour à Stockholm, il fonda en 1911, avec un associé la *Kreuger and Toll*, société de constructions qui, rapidement, connut un développement fabuleux. Il reconstruisit Stockholm et en fit une capitale moderne. En 1913, il entreprit de devenir le roi des allumettes, fonda le consortium *Förenade Taenstluk* et contrôla bientôt la majeure partie des manufactures suédoises. Puis c'est le trust, lorsqu'il créa la *Svenska Tandsticks Aktienborg* qui ne fera que s'étendre durant et surtout après la guerre mondiale, puisque vingt états, depuis la simple ville libre jusqu'à la Grande République acceptèrent les services financiers du trust.

Mais Kreuger qui s'était cru un dieu, comme l'écrivit Paul Morand, s'était trompé !

Audacieux autant que génial, Kreuger accumula les entreprises, donnant les titres de l'une en garantie à l'autre, lançant des actions, des obligations et surtout des *déventures* (obligations participantes) avec un mélange d'immense succès apparent puisque des titres sont payés jusqu'à

500 p. 100, et de terribles échecs qui obligeaient Kreuger à « arroser » lui-même et à conserver dans ses coffres des masses de titres non vendus. Les allumettes et les téléphones sont les bases de ses

combinaisons, et, un peu partout dans le monde, les titres Kreuger constituent une part importante de la fortune des particuliers et des banques.

L'effondrement est inévitable. En vain, le froid Kreuger profitant de son énorme prestige se débat-il pour échapper à la débâcle. Il croit pouvoir faire face aux échéances et lutter contre le temps à l'aide de fausses signatures, de doubles comptes, de monopoles imaginaires, de sociétés inexistantes ! La crise mondiale, les crédits gelés devaient avoir raison de celui qui prêtait des milliards aux Nations !

Empruntant à son tour, à des taux de plus en plus élevés, il souleva la méfiance. Seul contre tous les financiers internationaux qui suivent chacun de ses gestes, prêts à l'attaquer, il semble une bête traquée qui rôde au bord du gouffre qui l'engloutira. Il trafique, il triche, il truque. Toutes les supercheries lui sont bonnes désormais, depuis le faux téléphone pour simuler un entretien décisif jusqu'aux bons de l'emprunt secret italien dont il n'aurait jamais voulu se servir ne voulant pas provoquer de complications entre la France et l'Italie. Cependamment Mussolini n'a jamais reçu la moindre couronne pour réaliser des armements navals secrets !

En vain, le roi des allumettes escompte la fin de la crise qui dégèlera ses vieux crédits notamment ceux de Pologne et lui permettra d'éviter la catastrophe ! C'est alors que John Pierpont Morgan lui porta un coup mortel.

En 1931, Kreuger et J. Pierpont Morgan avaient conclu une transaction au sujet de la *Compagnie Ericsson*, du trust Kreuger, et de l'*International Telephon* et de la *Telegraph Co.*, du trust Morgan.

Cette transaction visait à une sorte de fusion par échange d'actions. La maison suédoise s'était engagée à acheter 400 000 actions de l'*International Telephon*, en échange de quoi cette dernière compagnie recevait 600 000 actions dites « Actions B » du trust suédois. Pour faire accepter la transaction, Kreuger avait démontré au banquier américain que l'*Ericsson* possédait des capitaux propres et liquides dépassant 30 millions de couronnes, ajoutant qu'en cas de fusion il mettrait cette somme à la disposition du trust américain.

La fusion eut donc lieu et l'*Ericsson* délivra ses actions au groupe de J. P. Morgan. Celui-ci, au début de 1932, invita Kreuger à verser les capitaux. J. P. Morgan apprit alors que l'*Ericsson* ne possédait pas les capitaux annoncés et que son actif consistait principalement en créances sur d'autres entreprises Kreuger.

Dans le but de parer au scandale que J. P. Morgan allait provoquer, Ivar Kreuger se rendit à New-York pour tenter de tout arranger. Mais J. P. Morgan fut intraitable et exigea, non seulement l'annulation immédiate du contrat, mais encore une indemnité de 10 millions de dollars !

Le roi des allumettes avait accepté l'annulation, mais il ne lui était guère possible alors qu'il était venu en Amérique dans l'espoir d'y trouver de nouvelles liquidités, de verser les 10 millions de dollars d'indemnité à J. P. Morgan, lequel le prévint que, s'il quittait l'Amérique sans avoir rempli ses engagements, il tenterait une action judiciaire contre lui. La situation du financier suédois était déjà bien compromise lorsque ses correspondants new-yorkais Lee Higginson et C<sup>ie</sup> jugèrent préférable pour eux-mêmes de régler à l'amiable avec Morgan, auquel ils versèrent l'indemnité aux lieu et place de Kreuger qui put ainsi s'embarquer pour l'Europe.

Mais le roi des allumettes ne quittait pas seul l'Amérique : un des directeurs de la firme Lee Higginson and C<sup>o</sup>, M. Durant, l'accompagnait, chargé de vérifier à Paris la situation des affaires Kreuger et muni, d'autre part, d'instructions confidentielles pour un contrôle sévère des faits et gestes du financier suédois.

Dans l'après-midi du samedi 12 mars 1932 devait donc avoir lieu cette suprême réunion à laquelle Ivar Kreuger avait dû convier les principaux administrateurs de ses firmes européennes.

A bord de l'*Ile-de-France*, de même que M. Durant, un autre passager ne quittait pas des yeux Ivar Kreuger. C'était Brown, l'agent de J. P. Morgan qui, un an auparavant, s'il faut en croire certains bruits, n'aurait pas été étranger indirectement à la mort tragique du banquier Löwenstein.

Ivar Kreuger sait, dès lors, qu'il ne peut plus se faire d'illusions ! L'heure où il sera forcé d'avouer qu'il n'est qu'un escroc ne peut tarder à sonner.

L'homme, au silence légendaire, le dictateur au calme parfait, celui qui passait pour une puissance athlétique, sur lequel les femmes ni les passions n'avaient prise, sera démasqué. On découvrira qu'il avait des maîtresses un peu partout surtout à Berlin et à Paris, qu'il les comblait de fastueux présents et que, même durant sa dernière traversée à bord de l'*Ile-de-France*, une femme sortit de sa cabine emportant un chèque au porteur sur lequel il n'y avait pas de nom, cependant qu'à Stockholm, la douce Ingeborg Eberth qui, depuis dix-sept ans, était la fidèle amie du brasseur d'affaires, attendait son retour !

On saura qu'Ivar Kreuger était un éthéromane. N'avait-il pas dit à Ingeborg : qu'un feu intérieur le brûlait et que tous les grands hommes de tous les temps avaient été réputés pour leurs dispositions amoureuses !

Le dieu qu'il se croyait allait être précé-

Au procès des directeurs des affaires Kreuger, à Stockholm : les avocats Emil Heigne, défenseur d'Ernst Kreuger, et Erik Lidjors, défenseur du directeur Rydbeck, ancien premier ministre.



pité au bas de son autel et l'on saurait également qu'il n'avait pas hésité à distribuer d'innombrables pots de vin aux personnalités les plus variées du monde entier.

Le 11 mars 1932, avenue Victor-Emmanuel-III, quatre hommes arrivés de Stockholm par l'avion, frappent à la porte du petit appartement où Kreuger les attend. Ce sont : Krister Littorin, le vice-président du trust suédois ; le directeur Henning, Holm et Wendler. Avec celui en lequel ils ont toujours confiance, ils examinent les moyens de sortir des difficultés qu'ils imputent aux seuls appétits des banquiers de Wall Street.

Une planche de salut apparaît aux administrateurs : les deux milliards de l'emprunt secret italien.

— L'Italie fera-t-elle le versement en totalité et à la date voulue ? questionne cependant le directeur Henning.

— Oui, répond Kreuger.

— Sur quel compte ? poursuit Henning, qui n'obtient que cette seule réponse :

— Vous saurez tout demain !

Le lendemain, en effet, on savait tout ! et, en trouvant le cadavre de Kreuger, ses collaborateurs apprenaient en même temps que l'emprunt italien n'était qu'un gigantesque bluff !

Le roi des allumettes n'avait pu se résigner à se voir démasquer. Il n'avait pas voulu attendre la réunion du samedi. Durant la nuit, il avait erré dans les rues de Paris. Il était entré chez un armurier où il avait acheté un revolver, donnant ostensiblement son nom et son adresse.

Puis il était rentré chez lui : il avait dû passer sa nuit à écrire. Le lendemain matin vers dix heures, M. Krister Littorin revenait le voir pour régler les derniers détails de la réunion de l'après-midi et, en le quittant à 11 heures, lui donnait rendez-vous à l'hôtel Ritz pour 13 heures.

Mais à 13 h. 30, Ivar Kreuger n'était pas encore arrivé place Vendôme. M. Littorin décida d'aller avenue Victor-Emmanuel-III voir ce qui pouvait retarder Kreuger.

Accompagné de la secrétaire du financier, M<sup>lle</sup> Karina Bokmen, il se présentait à la porte de l'appartement où la femme de chambre, M<sup>lle</sup> Jeannette Barrault, leur répondit tout d'abord que son maître dormait.

Trouvant cette réponse invraisemblable, M. Littorin insista pour qu'on l'introduisit auprès d'Ivar Kreuger. On accéda à son désir, mais, en pénétrant dans la chambre à coucher, il aperçut sur le lit le corps inanimé du roi des allumettes.

Sous le veston, au côté gauche, du sang était visible et à côté du cadavre il y avait un pistolet automatique.

Sur le bureau, bien en évidence, Ivar Kreuger avait placé trois lettres adressées, l'une à M<sup>lle</sup> Bretta Kreuger, sœur du financier, l'autre à M. Krister Littorin et la troisième à un ami de Stockholm. Dans ces lettres, le roi des allumettes exposait les raisons qui l'avaient poussé à se donner la mort.

« Cher Krister, écrivait-il à son vice-président, j'ai créé du désordre et je crois que ma mort sera la meilleure solution pour moi et pour tous. »

Est-il besoin de rappeler l'émotion mondiale que provoqua le suicide d'Ivar Kreuger et l'épouvantable débâcle qui s'en suivit ?

La Bourse de Stockholm resta fermée pendant plusieurs jours et le gouvernement suédois dut faire adopter par le Riksdag, un moratorium pour les entreprises privées pour le paiement de leurs dettes.

Plus de deux cents suicides, des faillites à ne pas les compter furent les conséquences immédiates de ce crash, avec la ruine d'une série d'entreprises industrielles et financières, la faillite d'une méthode, d'un système de financement. Ceux-ci avaient pu

Inculpé, Thornton Kreuger comparait devant les juges, à Stockholm.



paraître adaptés aux besoins d'une époque ; ils avaient été approuvés et encouragés dans les conseils des gouvernements, mais, en réalité, ils étaient condamnés par le développement même de la situation que le roi des allumettes avait voulu exploiter et dominer.

Mis en bière après les constatations judiciaires, le corps d'Ivar Kreuger fut transporté à Stockholm, où la société suédoise des allumettes avait mis des drapeaux en berne aux fenêtres du siège social.

D'imposantes funérailles furent célébrées et l'inhumation eut lieu en présence d'une grande affluence dans un cimetière de la capitale, tandis que, perdue dans la foule, Ingeborg Eberth ne pouvait suivre le cercueil de son amant, dans l'ombre duquel elle vivait depuis dix-sept ans.

Déjà, la jeune femme avait perçu les rumeurs qui circulaient et qui voulaient faire supposer que ce n'était pas le corps d'Ivar Kreuger qui avait été ramené en Suède.

Car c'est bien de Stockholm qu'émana en premier lieu la version du suicide simulé. Certains journaux scandinaves trouvèrent en effet bien étranges diverses circonstances, affirmant qu'il avait dû être facile de simuler la mort et de remplacer le vrai Kreuger par un sosie. Le roi des allumettes avait d'ailleurs agi bien ouvertement, donnant son nom à l'armurier auquel il avait acheté son revolver et chez lequel il s'était rendu à pied.

Pour étayer l'hypothèse de la simulation, on faisait allusion aux mystères dont on aurait entouré les constatations judiciaires. On assurait qu'aucun membre de la légation de Suède n'avait pu voir le cadavre avant la mise en bière, et que, d'autre part, ceux qui avaient connu Kreuger n'avaient pu le voir que dans son cercueil métallique où, par une vitre, ils n'avaient aperçu que sa tête. Ce qui fit prétendre par certains que cette tête n'était qu'une figure de cire.

Cependant le Dr Grille, médecin de l'état civil qui fut chargé de constater le décès, devait assurer qu'il avait bien vu le corps du financier.

« Le corps était encore chaud, a-t-il déclaré par la suite, ayant avec moi M. Mangot, commissaire de police. Je puis affirmer que le mort ressemblait d'une façon frappante aux photographies de Kreuger. La ressemblance était extraordinaire, non seulement dans les traits du visage, mais dans la corpulence. De plus, la longueur du cadavre, sa forme et l'âge du décédé correspondaient exactement au signalement du roi des allumettes. »

De même, M. Legrand, commissaire de police des Champs-Élysées se montra formel.

« Il n'est pas possible qu'un masque ait été posé dans le cercueil, car j'ai vu le corps du financier », affirme M. Legrand. Tandis que son inspecteur principal, M. Lot, certifia qu'il était resté présent durant l'embaumement et la mise en bière.

Les concierges de l'immeuble de l'avenue Victor-Emmanuel-III ont affirmé de leur côté que c'était bien le cadavre de leur locataire qu'ils avaient veillé et le consul général de Suède à Paris, M. Curssius fut catégorique, affirmant qu'il avait vu trois fois le cadavre, avant et après la mise en bière.

Evidemment, ces déclarations ont été faites par des personnes dont la bonne foi ne peut être soupçonnée ! D'autre part, Kreuger lui-même n'avait jamais caché qu'il n'hésiterait pas à se supprimer s'il se sentait vaincu.

« Le jour où j'aurai atteint mon but, ou bien si je m'aperçois que la débâcle commence, avait-il confié à sa maîtresse Ingeborg, je suis absolument décidé à me tirer une balle dans le cœur. »

Certes, ceux qui firent les constatations ou qui y assistèrent ont bien vu un cadavre qui leur a semblé être celui du roi des allumettes. Pourtant cela ne suffit pas pour réduire à néant la thèse de ceux qui croient au suicide par procuration. Le corps aperçu par les témoins sur le lit ou dans le cercueil n'était-il pas celui du double d'Ivar Kreuger ? Et ce dernier, ayant complètement oublié qu'il était grand officier de la Légion d'honneur pour avoir aidé à sauver le franc, ne fumerait-il pas ses fameux cigares anglais bien tranquillement dans cette île malsaine où il est certain qu'il avait constitué jadis d'importants dépôts d'argent ?

(A suivre.)

HENRY COSSIRA.

PROCHAINEMENT :

**Maurice le Russe  
roi de la neige**

**L'IVROGNERIE**

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à :

Remèdes WOODS, Ltd. 10, Archer Str. (1880, D.) Londres W1.

## Revisera-t-on le procès de Violette Nozières ?

QUAND la voiture pénitentiaire pénétra dans la cour de la prison de Haguenau et que, la porte soigneusement fermée, les prisonnières reçurent l'ordre de descendre, Violette Nozières, condamnée à mort, commuée en travaux forcés à perpétuité, eut un haut le corps : elle songea que cette porte qu'elle venait de passer, elle ne la franchirait plus jamais... que morte.

— La maison centrale de Haguenau est la meilleure ! lui avait-on dit à la Petite-Roquette.

La meilleure ? Parce que l'ancienne colonie pénitentiaire allemande possède une installation plus confortable qu'à Rennes, parce qu'on peut y prendre une douche hebdomadaire, parce que l'infirmerie y est aménagée de façon moderne... Quant à la nourriture, elle est semblable à celle de toutes les prisons : une gamelle de bouillon pour le déjeuner, une autre gamelle de soupe aux légumes — haricots ou pois cassés — pour le dîner et... c'est tout ; cent cinquante grammes de viande le dimanche ; on sait que l'administration pénitentiaire nourrit ses pensionnaires avec la ration minimum, juste de quoi ne pas mourir de faim ; les détenues ont, il est vrai, le droit d'acheter quelques douceurs (ô ironie !) à la cantine qu'elles paient avec l'argent de leur travail. Chaque femme, en entrant dans une maison centrale, est affectée à un atelier : Violette Nozières travaille à la fleur artificielle, car la rose qui orne la fourrure, le bouquet de violettes qu'on attache au revers d'un costume, l'œillet qu'on pose à l'épaule sont confectionnés, presque toujours, dans les prisons de femmes.

Vêtue d'une robe de coton épais, d'un fichu, d'un tablier, aux pieds des chaussons et des sabots, la parricide de la rue de Madagascar travaille douze heures par jour à l'atelier, suivant le système Auburn appliqué dans toutes les prisons de France ; le travail est interrompu par les deux repas et la promenade quotidienne que le règlement indique comme devant être une « marche en file et en silence ». Le silence est absolu dans la maison de correction : il n'est interrompu que si la prisonnière reçoit une visite.

Or Violette recevra bientôt la visite de sa mère. Que se diront-elles ? Sans doute, la fille dira-t-elle son espoir dans la révision possible de son procès et la mère répliquera-t-elle :

— Eh bien tdis la vérité que j'ai toujours crüe, que tu as agi pour prendre l'argent de ton père, cet argent qui te permettait — tu l'espérais du moins, — de satisfaire aux désirs de ton amant !

Et Violette baissera la tête, songeant que son avocat M<sup>e</sup> de Vésinne-Larue, qui l'assistait depuis le début de l'affaire avec un dévouement inlassable, lui a expliqué que, juridiquement, une demande de révision devait être basée sur un fait nouveau susceptible d'influer sur la décision d'un autre jury. L'avocat du condamné qui demande la révision de son procès adresse une requête au garde des Sceaux, lequel décide s'il y a lieu à révision et, dans l'affirmative, envoie au procureur général de la Cour de Cassation la requête avec mission de saisir la Chambre criminelle qui jugera, d'après le fait nouveau, si elle doit annuler le verdict de la Cour d'Assises et renvoyer devant une autre Cour.

Durant l'instruction, M<sup>e</sup> Nozières avait adressé au juge un mémoire disant en substance :

« Ma fille n'a pas agi seule, mais sous l'influence de son amant Jean Dabin, qui obtenait d'elle de l'argent. J'ai trouvé dans



Si le procès Nozières est révisé, inculpera-t-on cette fois de complicité Jean Dabin ? (N. Y. T.)



Violette Nozières, le jour de la première audience de son procès. (H. M.)

le sac de Violette plusieurs lettres de celui-ci lui réclamant diverses choses, notamment l'achat d'une auto. »

Et M<sup>e</sup> Nozières donnait le texte de cette lettre :

« Vilaine chérie, écrivait le jeune homme, je t'ai vainement attendue hier soir sur le quai de la gare, je ne t'ai pas vue, mais tes espions t'auront renseignée ; je compte absolument que nous passerons nos vacances ensemble et qu'enfin tu auras l'auto ! »

— C'est lui, concluait M<sup>e</sup> Nozières qui, par ses exigences, a poussé ma fille au crime.

— Jean Dabin, répondit Violette, quand le juge et ses avocats l'interrogeaient

sur lui, Jean Dabin est le seul homme que j'aime, que j'aimerai à jamais ; je l'ai dans la peau ; lui seul m'a fait connaître l'apre douceur des baisers lui seul a vraiment été mon amant.

A la Petite-Roquette, la parricide, pourtant peu expansive, déclarait parfois à ses codétenues qu'elle ne leur souhaitait pas de connaître l'amour qui est trop souvent un véritable asservissement et qui, parfois, mène au crime... L'amour de Violette pour ce Jean Dabin qui fut vraiment le maître incontesté de son cœur et de son corps l'a-t-il menée au crime ? Est-ce pour acheter l'auto qu'il voulait absolument qu'elle fit prendre du poison à son père de qui elle pensait hériter ensuite ?

Cette thèse était celle de l'accusation et aussi celle de la mère, Violette la contestait.

— J'ai, dit-elle, tué mon père, parce qu'il m'a violée. Jean Dabin n'y est pour rien !

Mais, lorsqu'aux Assises, elle vit le jeune homme, désinvolte, avouer sans émoi qu'il avait reçu de l'argent d'elle, lorsqu'elle le vit, souriant, quitter la salle sans un regard pour elle, elle soupira :

— Et moi qui ai déchiré la lettre pour qu'il ne soit pas inquiété !

Quelle lettre ? Mais celle qui commençait par les mots « Vilaine chérie » et se terminait par la demande de l'auto, cette lettre que M<sup>e</sup> Nozières avait cachée dans une soupière — bizarre coffret de missives d'amour — et que Violette reprit la nuit du crime pour que nul soupçon n'effleurât son amant.

Certaines caresses ont parfois la force de chaînes ; celles de Jean Dabin furent-elles assez puissantes pour amener sa maîtresse à cacher la vérité au péril de sa vie ?

Dix-huit mois passés à la Petite-Roquette maintenant à Haguenau, usant ses yeux malades (elle n'y voit goutte sans lunettes) sur les pétales multicolores des fleurs artificielles, le silence, l'implacable silence, la perspective de mourir là, en prison, ont-ils influé sur l'esprit de la condamnée ? Dira-t-elle à sa mère, à son avocat M<sup>e</sup> de Vésinne-Larue, qui, peut-être, ira la voir prochainement à Haguenau :

— C'est vrai, j'ai fait « cela » pour avoir de l'argent... pour acheter une auto à mon amant qui n'était sensible qu'à cette parole d'amour : « Je te donnerai ce que tu voudras ! »

Si Violette Nozières prononce ces paroles, si elle ajoute qu'elle s'était brouillée avec son amant un soir à cause de l'auto, puis que, remise avec lui, elle lui avait juré coûte que coûte l'argent nécessaire à l'achat d'une voiture, promesse à la suite de laquelle il lui écrivit de Poitiers la lettre « Vilaine chérie, n'oublie pas l'auto », lettre envoyée peu de temps avant le crime, lettre qui, peut-être, l'a poussée au crime, la Chambre criminelle jugera-t-elle qu'il existe un fait nouveau de nature à changer la conviction du jury s'il l'avait connu ?

Aurait-il pensé, ce jury, que la criminelle n'était pas seule coupable et que son amant portait la responsabilité morale du crime ? Qui sait ?

— Je l'ai dans la peau, il m'a donné la révélation de la volupté ! disait jadis Violette de Jean Dabin.

Dira-t-elle à présent que c'est pour lui plaire, pour lui acheter une auto qu'elle fit prendre le cachet mortel à son père ?

Le procès de Violette Nozières recommencera-t-il ?

SYLVIA RISSER.



La chapelle des détenus à la maison centrale de Haguenau où est enfermée Violette Nozières. (H. M.)

# H 17, le Roi des Espions



Un homme s'écroula sur la rambla, frappé par une balle perdue.

Le dimanche 6 octobre, alors que les troupes fédérales du général Bate assiégaient le Palais de la Généralité, un homme s'écroula sur les Ramblas de Barcelone, frappé par une balle perdue.

A en juger d'après sa mine et ses vêtements, l'homme, un vieillard hirsute et sale, appartenait à cette catégorie la plus déshéritée de la population du port, celle qui grouille dans le Barrio-Chino, couche sur les quais, vit de mendicité et de menus chapardages, bref, n'échappe que de justesse à la police.

Pauvre diable, victime inconsciente d'une émeute, que faisait-il là aussi ?

On l'emmena à l'hôpital de la Conception où il mourut sans reprendre connaissance. Un mort, cela va vite quand on se mitraille dans les rues. Personne n'a le temps de s'arrêter à d'aussi minces détails.

Pourtant, c'est au commissaire spécial Andreus qu'il appartient de vérifier l'identité des cadavres trouvés sur la voie publique. On lui fit donc parvenir les papiers de ce malheureux hère. Leur examen ne devait laisser de l'étonner prodigieusement...

H 17 ! Le mort n'était autre que H 17, l'un des plus extraordinaires espions que l'Allemagne ait jamais eus à son service.

Il se nommait Windell, bien qu'on le connût aussi sous les noms de Kauffmann et de Pablo Escolatos. H 17 était le numéro de matricule sous lequel il figurait depuis un demi-siècle sur les registres des Services Secrets allemands.

C'est en 1893 que, tout jeune et rempli d'audace, Windell vint à Paris et, sur la foi de recommandations et de certificats truqués, réussit à se faire engager comme valet de chambre par le général Auguste Mercier, alors ministre de la Guerre et dont il fut si souvent question pendant l'affaire Dreyfus où il joua un rôle prédominant.

Chaque nuit, l'espion se relevait et, pendant le sommeil de son maître, comme un rat d'hôtel, il inventoriait commodément les tiroirs du secrétaire où le général Mercier enfermait ses dossiers.

Ce manège dura plusieurs années. En fin de compte, le Deuxième Bureau alerté par un contre-espion qu'il avait placé dans l'entourage immédiat de l'empereur Guillaume II — à bon chat, bon rat —, prévint la Sûreté Générale qui ne se fit pas prier pour interrompre les petites perquisitions nocturnes de H 17.

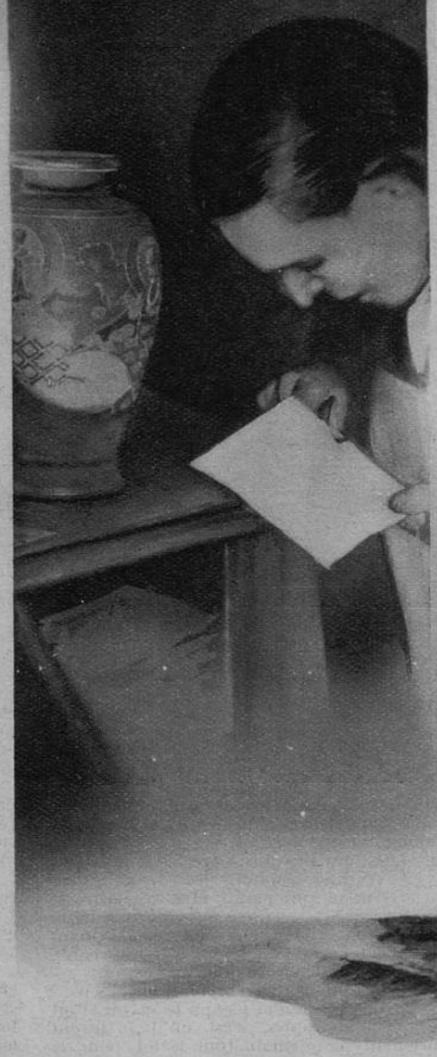
Windell offrait cette particularité qu'il était borgne. Mais personne ne s'en était jamais aperçu, tellement l'œil de verre qu'il portait était bien imité. C'est sous cet œil qu'il dissimulait la feuille de papier de soie sur laquelle il notait le résultat de ses observations.

Windell écopa sept années de réclusion. Libéré en 1900, il disparut un moment de la circulation jusqu'au jour, en 1908, où il fut arrêté à Saint-Petersbourg, toujours sous la livrée de valet de chambre.

Cette fois, sa victime était le comte Pétogueroff, un officier de l'État-major du Tsar.

Il ne languit pas longtemps en prison : deux jours.

Enfermé dans un local de la caserne du régiment Préobrajensky, en attendant son transfert à la forteresse Pierre-et-Paul, il réussit à s'enfuir en assommant le sous-officier de service qui lui apportait sa nourriture et en endossant son uniforme.



Il inventoriait commodément le secrétaire où le général enfermait ses dossiers.

1914. La guerre fait rage sur tous les fronts. Les techniciens de l'espionnage moderne : chimistes, mathématiciens, déchiffreurs de cryptogrammes, se penchent sur de mystérieux textes qu'ils ont mission de traduire en clair.

La micro-photographie vient à l'aide des Services Spéciaux. Il est désormais possible de réduire un document tenant sur une feuille de papier ministre jusqu'à ne lui faire occuper qu'une surface de un millimètre carré.

Or, donc en Mai 1918, un censeur de notre Deuxième Bureau a son attention attirée par un texte suspect, « posté » en banlieue par on ne sait qui. La destinataire est une firme espagnole de Valence, spécialisée dans l'exportation des oranges.

Lettre commerciale s'il en est, mais en cela étrange que l'expéditeur n'a pas jugé utile de joindre son adresse.

Transmise à la section de cryptographie, elle est examinée sous tous ses aspects. On finit avec beaucoup de peine par en

trouver la clé. Celle-ci donne, en clair, un mot, un seul : Timbre.

C'est plus qu'il n'en faut. Sous le timbre, décollé avec d'innies précautions, on trouve une pelure de un millimètre carré, à peine perceptible à l'œil nu. C'est la première fois que les Allemands utilisent ce remarquable procédé.

Agrandissement photographique, nouveaux textes à clé, nouvelles recherches. Après une nuit d'efforts, le Deuxième Bureau peut enfin prendre connaissance du précieux document.

L'expéditeur — un agent de liaison de Berlin, qu'on ne put jamais identifier d'ailleurs — avise son correspondant qu'il vient de recevoir confirmation que deux grands sous-marins allemands s'apprentent à quitter Brème pour l'Atlantique-Sud et que là, au large de Madère, ils attendront, à un jour et à une heure que l'on indique, le chargement du *Bogaria*.

Quest-ce que tout cela peut bien vouloir signifier ?

On n'ignore pas à Paris que l'espionnage allemand s'est formidablement ancré en Espagne. Le « fichier » du Deuxième Bureau contient, à cet égard, une liste assez exacte de noms de nos plus rudes adversaires en Espagne. Et nos officiers ainsi que les inspecteurs de la Sûreté ont, à Madrid, plus de besogne sur les bras qu'ils n'en peuvent accomplir. Nous savons aussi qu'à côté de ses services d'espionnage et d'informations Berlin a dépêché là-bas des missions commerciales en grande quantité, dont le but est de se procurer certaines matières premières qui font défaut aux usiniers d'outre-Rhin pour la fabrication de leurs explosifs. Entre autres, une puissante société des mines de cuivre de Rio Tinto constitue une source de ravitaillement précieuse pour l'Allemagne.

Le chargement du *Bogaria* attendu par les deux sous-marins était-il de cette nature ?

Il convenait de s'en assurer et de faire obstacle à ce plan.

La missive, avec sa pellicule, est réexpédiée, comme si de rien n'était, mais, en même temps, un officier français se rend à Valence.

Ses investigations lui permettent d'établir rapidement que, si le marchand d'oranges peut être mis hors de cause, il n'en est pas de même d'un de ses employés, un certain Pablo Escolatos.

L'enquêteur s'attache, on le devine, aux pas de cet Escolatos et apprend bientôt que l'espion rencontre fréquemment, à Madrid, le prince Ratibor, ambassadeur d'Espagne.

Par le Prince Rabitor et avec le concours d'une artiste chorégraphique de l'Athénée à notre service, l'officier peut enfin découvrir la clé de l'énigme. Sa mission n'a pas duré plus d'une semaine, c'est-à-dire juste le temps qu'il faut aux sous-marins pour rallier l'île de Madère. On voit qu'en ces circonstances, la vitesse d'exécution avait tout autant d'importance que l'habileté professionnelle.

L'Allemagne avait été conduite à re-

chercher en Espagne un métal assez rare, le wolfram, dont elle commençait à être dépourvue. Et c'était son ambassadeur de Madrid qui lui servait de courtier.

Déjà, des transactions importantes avaient eu lieu avec une compagnie minière d'une province du Nord-Ouest et le minerai devait être amené par un bateau espagnol, le *Bogaria*, au large des côtes de Madère, pour y être transbordé sur deux sous-marins de fort tonnage, avec toute la rapidité et tout le secret possible.

Bien que le Portugal fut en guerre avec l'Allemagne, cette route avait été jugée la plus sûre.

Le plan pouvait d'autant mieux réussir que la flotte anglaise de Gibraltar croisait, à cette époque, dans les eaux méditerranéennes et que les Alliés n'avaient aucune espèce de raison particulière de se méfier des loyaux Portugais.

N'avait été la lettre, la fameuse lettre interceptée par le cabinet noir de Paris et déchiffrée par le Deuxième Bureau ?

Dans une affaire aussi sérieuse, Londres ne pouvait pas ne pas être avisé de ce qui se tramait.

Une manière de conseil de guerre se tint entre les délégués de la marine française et ceux de l'Amirauté britannique. Inutile d'ajouter que le Deuxième Bureau, d'une part, le *Special Département*, d'autre part, y furent représentés et que leurs avis comptèrent pour beaucoup dans la décision qui en marqua la fin.

Trois torpilleurs britanniques au mouillage à Gibraltar reçurent l'ordre de se tenir sous pression. De son côté, la chambre secrète de l'Amirauté, la mieux outillée au point de vue de la réception des télégrammes ennemis, fut chargée de guetter les communications de provenance espagnoles. Car il ne faisait aucun doute que sitôt que le *Bogaria* serait prêt à appareiller, il en aviserait les sous-marins allemands.

Les choses se passèrent exactement comme il avait été prévu.

Le *Bogaria* mit le cap sur l'île, à la même heure que les trois torpilleurs britanniques. Les deux ravageurs de la mer qui, pour une fois, s'étaient vu confier une mission moins sinistre que celle à laquelle ils nous avaient accoutumés, avaient depuis longtemps quitté leur aire.

Tout le monde se retrouva au rendez-vous devant Funchal.

L'un des deux sous-marins fut surpris avant que d'avoir eu le temps de se mettre en plongée et coulé au canon. Le second, bien qu'assez éprouvé, put s'enfuir à temps.

Le *Bogaria* capturé, son équipage renvoyé dans son pays, le précieux wolfram trouva son chemin... vers l'Angleterre.

Et Pablo Escolatos, autrement dit Windell ? C'était lui, le fameux H 17, qui avait tout machiné.

Cette expédition mit fin à sa carrière. Pendant la guerre, l'Espagne n'accordait pas l'extradition des espions. Il était donc parfaitement inutile de réclamer celle de H 17.

D'ailleurs, un agent ennemi, dès l'instant



L'un des sous-marins fut surpris.

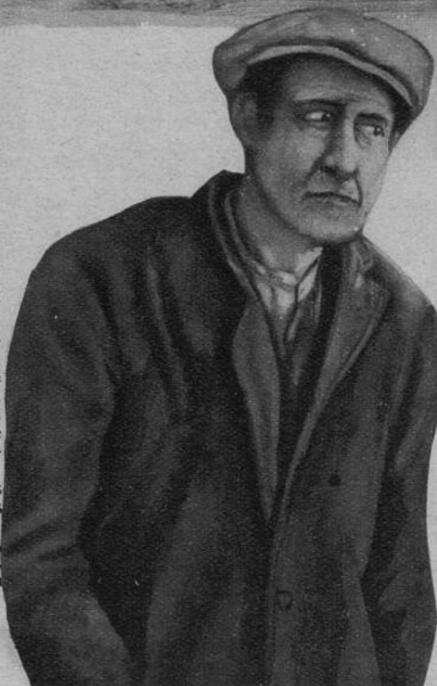
qu'il était « brûlé », pouvait être considéré comme inoffensif. Le prince Rabatibor donna lui-même à Windell le conseil de se tenir tranquille quelque temps.

L'armistice, la dislocation des bureaux de l'espionnage berlinois qui s'ensuivit, peut-être aussi le grand âge de H 17, tout cela fit qu'on l'oublia.

Il végéta, rendant à la police barcelonienne de faibles services, comme indicateur. L'écroulement, la débîne, quoi !

H 17 est mort obscurément, tué par une balle qui ne lui était pas destinée, lui qui avait tant de fois donné des inquiétudes à toutes les polices d'Europe et échappé de justesse au poteau d'exécution...

M. JACKEL.



Ci-contre : Il végéta rendant à la police barcelonienne de faibles services comme indicateur.



La bande se retira dans un bar connu pour sa clientèle spéciale

#### Histoire d'un non-lieu.

Je tiens les éléments de cette affaire d'un homme aujourd'hui hors de France et qui en fut un des tristes héros. Avant de livrer au public les confidences reçues, je tiens à dire que, par curiosité et devoir professionnel, j'ai tenu à vérifier, à coordonner certains détails, et aussi à interroger quelques-uns des policiers qui se trouverent mêlés à l'aventure. L'examen du dossier judiciaire, grâce à l'amabilité de M<sup>e</sup> C..., avocat, me permit également de voir que Pierre X..., homme du milieu, voleur international et trafiquant de drogue, n'avait pas menti au cours des déclarations qu'il consentit à me faire un soir, dans un café-tabac du quartier de la porte Saint-Denis, la veille de son embarquement — je pourrais dire clandestin par rapport à ses amis — pour... quelque part en Amérique.

..

#### Voici les faits :

Le 27 avril 193..., le brigadier... de la brigade mobile de L... une ville importante du Sud-Est, abordait dans le bureau des inspecteurs son collègue V... et, après lui avoir serré la main :  
— Je vais avoir une belle affaire, lui dit-il, tu vas m'aider, mon vieux.  
— C'est gros ? demanda V...  
— Oui, du travail fait à Paris ou à Londres. On doit venir ici laver la came, c'est du jonc (1) et des

Le receleur fut maîtrisé rapidement.

bijoux ; j'en ai parlé au patron et mon indic m'a promis de se débrouiller. Il ne connaît pas les frères, mais, comme ceux-ci arrivent demain matin par l'express, il essaiera de se mettre en cheville avec eux. Nous filocherons la bande, quitte à se planquer durant toute la nuit ; nous verrons où ils se remettent et, en temps voulu, on finira bien par savoir, grâce à l'indic, ce qu'ils ont l'intention de faire dans notre bled.

Après avoir confié ses projets à un second inspecteur, le brigadier fixa un rendez-vous pour le lendemain matin à la gare centrale et s'occupa d'autre chose.

A l'heure dite, le jour suivant, les policiers se retrouvèrent, et, tout de suite, on se partagea la tâche.

Il fut décidé que le brigadier et V... prendraient les inconnus en filature dès la sortie de la gare, tandis que le troisième inspecteur irait aussitôt se poster aux environs de la maison meublée où l'indic se faisait fort de conduire les arrivants.

Le convoi n'avait pas de retard. Les policiers purent découvrir les individus dès que le donneur se fut approché d'eux et qu'ils eurent échangé des poignées de main.

Dans le milieu, on se reconnaît toujours d'intuition.

Les voyageurs, au nombre de quatre, trois hommes et une femme, étaient vêtus de l'uniforme des gens de leur monde : complets clairs, trop bien coupés, chaussures fines, chapeaux mous gris à rubans noirs, chemise de couleur. L'un d'eux avait un pardessus confortable sur le bras. La femme présentait l'apparence d'une spécialiste aisée du trottoir.

Ils avaient chacun un élégant sac de voyage à la main.

Leur chef — on le reconnaissait au ton sur lequel il parlait et commandait — pouvait avoir 35 ans. Solidement bâti, les épaules larges, la tête enfoncée dans le cou, il apparut aux inspecteurs comme, évidemment, doué d'une force colossale.

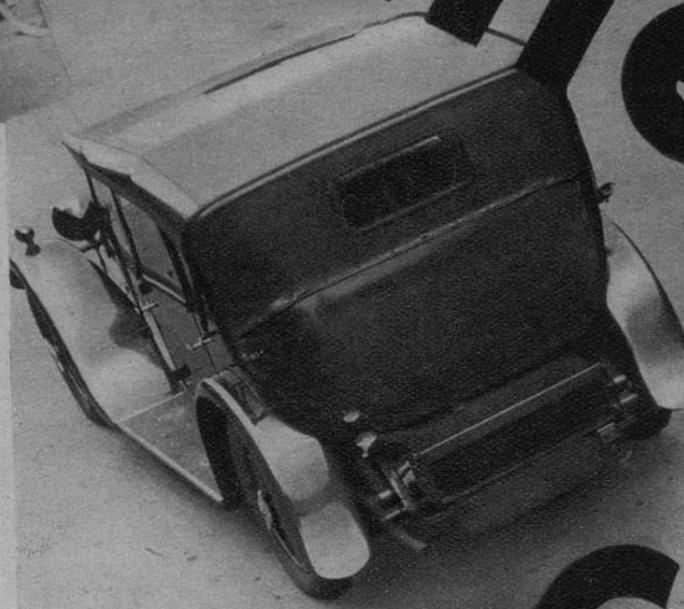
Ses deux compagnons avaient moins de prestance, mais il était facile de reconnaître en eux des gens à la conscience peu tranquille, rien qu'à voir la façon dont ils inspectaient avec le plus grand soin les alentours.

Quand tout le monde fut dehors, à distance, avec beaucoup de précautions, le brigadier et V... se mirent à filer le trio, tandis que leur collègue s'en allait directement à l'hôtel indiqué par le donneur.

A la fin de la journée, on savait à la brigade que les individus s'étaient fait inscrire au bureau de leur nouveau domicile sous les noms de M. et M<sup>me</sup> Pierre X... de nationalité française et les deux autres sous les noms de Alfred B... et Jean-Louis H..., citoyens belges.

L'indicateur, le lendemain matin, se présenta pour annoncer qu'il conduirait

(1) De l'or.



Deux autos portant tout le gibier partirent sans hâte.

hommes dont deux à l'allure de commerçants assez communs, mais porteurs de bijoux voyants, et les deux autres assez insignifiants, vinrent les rejoindre. Le policier de guet, à la vue de ce renfort, courut prévenir le brigadier.

— Ils sont huit, y comprit l'indic, et des gens un peu là, annonça-t-il.

— Bon ! avec la surprise, on pourra les gratter. Mais laissons-les d'abord aborder le rôti. J'arriverai à 13 heures juste. Dès que tu m'auras vu apparaître, cours chercher un taxi. Il faudra agir vite et en cadence.

Malheureusement, le repas des individus fut plus court qu'on aurait pu le prévoir. Un peu avant 13 heures, ils avaient fini, et V... dut sortir en toute hâte pour avertir ses collègues du contretemps.

Aussitôt, le jeune inspecteur courut chercher un taxi, il s'y engouffra avec V..., styla le chauffeur et, tout en espérant que le brigadier apparaîtrait encore assez à temps, les deux policiers épiaient la sortie du restaurant.

Ils étaient là en « planque » depuis cinq minutes quand ils virent toute la bande apparaître et sauter dans deux autos venues on n'aurait pu dire d'où.

Au même instant apparaissaient au large le brigadier et ses hommes, dans la voiture officielle de la police. Les deux autos portant tout le gibier partirent sans hâte en direction du centre de la ville, et il parut à tous que les conducteurs ne se doutaient pas que douze agents les suivaient à distance. Après la traversée de la place Centrale, les voitures s'engagèrent dans une petite rue pour stopper en face d'un bar renommé pour sa clientèle spéciale.

Tous les individus descendirent. Deux d'entre eux, reconnus aussitôt par V... comme des repris de justice locaux, furent placés en sentinelle, l'un devant la porte du bar donnant sur la rue, l'autre devant une sortie du même établissement sur la grande place.

— Diabole ! fit V... Nos gaillards prennent leurs précautions. Nous allons avoir du fil à retordre.

Heureusement, J... arrivait à la rescousse.

le groupe à midi au café-restaurant de l'Espérance. On déjeunerait et, au cours du repas, on déciderait du lieu où la vente des bijoux serait effectuée.

— Ils sont très forts, précisa le donneur.

Le costaud conduisit les deux autres et la femme, qui paraît être la maîtresse de Pierre X..., partagea ses faveurs entre son patron et son soi-disant mari. Quant à l'acheteur, il est convoqué au café ; j'ai tout lieu de croire qu'il sera exact.

— Portent-ils les bijoux avec eux ?

— Oh ! ça, je n'ai pas pu le savoir ; tout ce que j'ai appris, c'est qu'ils n'auront sûrement pas demain tout le lot pour le rancart. Ils ne le sortiront probablement que l'affaire conclue.

— Cela prouve que ce ne sont pas, des apprentis, marmonna le brigadier. Ils ont prévu le cas où ils seraient donnés.

— Attention ! fit encore l'indic, ils ont tous leur « feu ».

— Alors, on les fera pour le port d'armes. Ça nous permettra de voir venir...

Le commissaire divisionnaire, mis au courant des faits, approuva le plan des inspecteurs et leur donna carte blanche.

V... devait déjeuner dans la salle du restaurant, le second inspecteur resterait aux abords, et le brigadier prendrait la tête d'une demi-douzaine d'agents pour les faire intervenir en temps et lieu.

#### Double cueillette.

Tout le monde était à son poste, lorsqu'à midi quinze on vit arriver les trois hommes et l'indicateur (la femme avait dû rester à l'hôtel). Ils pénétrèrent dans le café, passèrent dans la salle du restaurant et s'assirent à une table qui paraissait avoir été retenue à leur intention. Peu après, quatre



— Il va falloir enlever les deux hommes du dehors, fit-il, sinon rien de fait.

— Je m'en charge, dit simplement V... Et, immédiatement, il donna l'ordre au chauffeur de passer à marche lente à côté du guetteur de la place, puis de tourner à droite et de retrouver la petite rue par le côté opposé où, en passant de même à petite allure devant le bar, il raserait l'individu en faction sur ce point.

L'exécution réussit parfaitement. Comme le taxi arrivait à la hauteur du premier factionnaire, V... ouvrit brusquement la portière et d'un seul coup rapide, fulgurant, il frappa au passage le guetteur, par une prise douloureuse de jiu-jitsu. L'homme tomba comme un paquet dans la voiture. On lui mit un revolver sous le nez. Cela suffit. Il bredouilla :

— Je n'ai pas d'armes, et je me rends. Le jeune inspecteur lui passa le cabriolet et on passa au second.

Comme la fois précédente, la manœuvre fut répétée. V... se posta derrière la portière et rouvrit, la poussa brusquement à hauteur de la sentinelle puis, portant sa main gauche au collet de l'homme tandis qu'il appliquait la droite au bas du pantalon, d'un coup brusque, irrésistible, il attira le gaillard à lui et l'écrasa du poids de son corps dans l'auto.

Revolver, reddition immédiate, menottes. Le double enlèvement n'avait pas demandé quatre minutes et aucun des hommes du bar ne pouvait se douter de quoi que ce soit.

— Gardez-les, dit alors V... à son compagnon, je vais aller rendre compte au brigadier. Si ça bardait, vous n'auriez qu'à filer vers la boîte.

#### L'arrestation du gros.

Le chef, mis au courant, ne s'attendait pas en félicitations débordantes.

— Voyez ce qui se passe dans le bistrot, dit-il à V... et faites-moi signe lorsque vous jugerez le moment venu d'y pénétrer.

Obéissant, l'inspecteur se mit en observation à la porte vitrée du bar. Il ne tarda pas à reconnaître les trois voyageurs attablés dans le milieu, tandis que l'indigène et l'un des deux « commerçants » à bijoux voyants étaient installés sur la banquette du fond.

— Le gros doit être l'acheteur, pensa V... L'acheteur et, par conséquent, le recéleur.

Il suivait admirablement leurs gestes à tous et ne fut pas étonné de voir l'homme de la banquette examiner avec minutie une bague que venait de lui passer celui qui, à l'hôtel, s'était inscrit sous le nom de Jean-Louis H..., le chef présumé de la bande.

— C'est le moment, se dit l'inspecteur. Il y a de la came sur la table.

Et, de la main, il appela. Le reste devait se dérouler en un espace infiniment court, bien que bourré d'épisodes dramatiques. Le brigadier, suivi de six agents et de V..., auquel s'était joint l'inspecteur H., ramassés en route, envahirent le bar, foncèrent vers les hommes assis, en criant : « Haut les mains ! »

Jean-Louis H..., le premier debout, ne tergiversa pas. Il se dégagea, d'un coup de pied, fit rouler sa chaise dans le milieu de

la salle, sa main disparut dans sa poche, puis en ressortit armée, il visa un dixième de seconde l'inspecteur V..., une flamme jaillit, en même temps que la détonation assourdissait tout le monde.

Que se passa-t-il ensuite ?

Il est difficile de l'apprécier. L'inspecteur, manqué par le projectile, avait joué du poing ; H... tomba, doublement touché, tandis qu'un second coup de feu allait faire voler en éclats la glace du comptoir.

Le brigadier J... arracha le revolver de la main du malfaiteur qui se rendit, visage sanglant et bras collés au corps par trois poignes solides.

Pendant ce temps, l'inspecteur H... s'était précipité, au gré de la bagarre, sur le recéleur qui fut maîtrisé rapidement ; un des autres individus put sauter dans la cour ; le nommé Pierre X..., ceinturé et enlevé de terre, faisait sa soumission. Il ne restait plus que le second « commerçant » à retrouver, en attendant qu'il fût possible de déloger l'homme qui avait pris le chemin de la cour.

— J'étouffe ! dit alors H... que deux hommes coinçaient contre le mur comme un sac prêt à tomber.

Et il ajouta à l'adresse de V... : — Sois tranquille, tu viens de faire une belle prise, tu verras... Mais il faudra me faire parler, et ça, c'est pas encore fait.

— Un bock ! commanda l'inspecteur... Tiens, bois, mon vieux ! La première partie de la pièce est jouée, t'en fais pas pour les actes suivants, on connaît la musique.

#### L'interrogatoire.

Trois heures plus tard, lorsque la troupe entière, grâce à l'activité des inspecteurs se trouva réunie dans les bureaux de la brigade, jusques y compris le deuxième recéleur et l'homme de la cour, on procéda aux interrogatoires.

La nuit approchait, les lampes furent allumées et Jean-Louis H... (à tout seigneur, tout honneur) fut introduit.

Après avoir accepté la cigarette d'usage en pareil cas, et, bien qu'il eût un œil complètement fermé, et du mal à se servir de sa main gauche, il s'assit délibérément sur le siège qu'on lui avait indiqué.

— Je pense que vous vous êtes rendu compte, persifla-t-il, que le nom que j'ai donné à l'hôtel n'est pas le mien. Tâchez de le retrouver avec mes empreintes... si vous pouvez. Quant au reste, je n'ai qu'un regret, c'est de m'être laissé pousser et surtout de n'avoir pas pu descendre deux ou trois des vôtres.

— Faudra-t-il que j'inscrive cela sur le procès-verbal ? s'enquit, narquois, le brigadier qui menait l'enquête.

— Si tu veux. — J... se leva pour donner plus de poids à sa déclaration.

— Écoute, fit-il, ça ne m'intéresse pas de t'avoir sur ce chapitre-là... Les coups de feu, nous autres, on y est habitué et ce n'est pas les six mois que tu saperais en plus pour nous avoir manqués qui me feraient une belle jambe... D'où vient le jonc ?

— Cherche. — Je suis pressé. On a trouvé sur toi quatre bagues en platine ornées de belles pierres, deux pendants d'oreilles, une belle montre en or, un bracelet avec des diamants. Tu ne vas pas me dire que c'est ta joaillerie personnelle ?

— Eh bien ! justement, j'ai acheté tout ça à Marseille pas plus tard que la semaine dernière.

— A un fourgue ? — Non, à un Anglais qui était gêné. — Oui, et il a pris le bateau sans laisser son nom.

— Comme tu le dis si bien. — J... avait étalé devant lui sur la table tachée d'encre, brûlée par places par les bouts de cigarettes qui y achevaient de se consumer d'un bout du jour à l'autre, une belle feuille de papier blanc.

— Il y en a bien là pour quarante à quarante-cinq billets.

— J'ai eu le tout pour cent livres.

— Livres de chez nous ?

— Non, de chez les Anglais. Tu vois que tu es en dessous du compte.

A ce moment, l'inspecteur H... envoyé à l'hôtel pour s'emparer de la femme et amorcer la perquisition, entra pour glisser quelques mots à l'oreille du brigadier.

— On n'a rien retrouvé là-bas, souffla-t-il.

Le visage de H... s'éclaircit l'espace d'un éclair, mais J... avait vu le soulagement passer sur les traits de l'homme.

— Tu aurais pu m'appeler, gronda-t-il en ajoutant, dans sa colère, un qualificatif peu gracieux à l'égard de son subordonné.

— Oh ! fit H... il ne m'a rien appris. Vous pouviez toujours courir pour m'avoir là-dessus.

— C'est bon ! je te ferai voir comment je fais mon lit avant peu. Qu'on le réintègre, et passons au suivant.

#### L'homme.

Souvent les gens de police ont été accusés de se livrer sur les prévenus, et surtout sur les malfaiteurs impliqués dans de graves affaires, à des sévices, voire à des traitements cruels rappelant les tortures de la « question ».

Ci-contre : Il se met à examiner l'estampille de son briquet avec une curiosité exagérée.

Les faits dont on pouvait, sans crainte de se tromper, accuser les personnages que le hasard venait de faire tomber entre les mains de la brigade mobile de L... auraient pu, dans une certaine mesure, justifier non pas quelque supplice, mais, surtout, après les coups de feu tirés, l'emploi de moyens coercitifs.

Il n'en fut rien. Seulement, pour essayer d'obtenir de Pierre X... qu'il « se mit à table », les inspecteurs usèrent d'un procédé classique et généralement excellent en ses résultats.

Le jeune homme comparut devant eux dans le bureau tiède, sans aucun vêtement, pas même ses chaussettes.

— Tu nous excuseras, lui dit aussitôt le brigadier, on n'a pas fini de fouiller tes frusques... Veux-tu une cigarette ?

Un homme sur le pied d'égalité vestimentaire, surtout un homme du milieu, pour qui la toilette est la principale préoccupation, peut accepter une cigarette, même de l'ennemi.

Il a la ressource de chercher son briquet dans sa poche de laisser tomber la cendre sur son pantalon sans risquer de se brûler la peau, de prendre une pose commode ou avantageuse.

En se voyant tout d'un coup nu dans cette salle dont les portes fermaient à demi en face de trois hommes chapeau sur la tête, confortablement vêtus, le courage, la volonté de résistance aux aveux de Pierre X... baissèrent de cinquante pour cent.

Il ne faisait pas froid dans la pièce et pourtant il frissonna.

Ne sachant que faire de ses mains, il voulut se croiser les bras, mais il se sentit ridicule ; il mit alors les mains derrière le dos... Juste à ce moment, une femme — comme par hasard, — traversa la pièce. C'était la fouilleuse des détenues ; elle ne fit pas attention à Pierre, mais celui-ci, d'un geste spontané, ramena ses paumes sur ce qu'il avait de plus intime à cacher.

Et il rougit comme une jeune fille.

Les policiers qui, après l'avoir introduit, l'avaient abandonné au milieu de la salle pour bavarder de choses tout à fait étrangères à l'affaire, observaient cependant du coin de l'œil les attitudes gênées de leur bonhomme.

Pierre comprit que, s'il s'abandonnait s'il ne réagissait pas immédiatement, les autres le manieraient comme un pantin.

Il s'approcha d'un tabouret, s'assit et, le dos au mur, les jambes croisées, il porta à ses lèvres la cigarette qu'on lui avait offerte, puis réclama du feu avec désinvolture.

— Ah ! tu reviens à toi, fit le brigadier en lui tendant son briquet. C'est ma foi vrai, on ne pensait plus que tu étais là... Alors, cette petite santé ?

Il avait jeté ces paroles banales en souriant du regard où brillait un rien de moquerie.

Pierre alluma sa cigarette, referma le briquet et se mit à examiner l'estampille, avec une curiosité exagérée.

— Il sera coriace, murmura V... à l'oreille de son chef.

— Attends qu'il ait faim. On n'est pas pressé ! D'ailleurs, le patron doit venir, ajouta-t-il, de façon que le prisonnier l'entende. Il a dû téléphoner à Paris, le patron. Il nous apprendra comment ce petit-là se nomme et aussi ce qu'il a sur la conscience...

« Tu as les pieds bien propres, mon gars, on voit bien que le métier de barbeau te laisse le temps de figoler ta toilette.

Et comme Pierre continuait à jouer avec le briquet, faisant le sourd :

— Le malheur, reprit J..., c'est que ta femme est faite... Et qu'elle est en train de lâcher le paquet... C'est bavard les poules, surtout quand elles ont à ménager la chèvre et le chou, le petit homme et l'autre, celui qui était en train d'en faire son numéro deux à la barbe de quelqu'un de ma connaissance.

Pierre X... avait trop souffert de n'être qu'un jouet entre les mains de Jean-Louis H... pour ne pas accuser le coup. Il reposa le briquet sur la table, jeta sa cigarette, examina la pièce autour de lui à la façon d'un animal craintif et murmura :

— C'est bon, interrogez-moi. Je suis prêt.

— Qu'on aille lui chercher un bifteck et une chopine de rouge, fit le brigadier en étalant à nouveau avec soin sur la table sa feuille immaculée. Et puis un paquet de gauloises jaunes... Tu les aimes les jaunes, petit ? C'est plus doux, et ça rafraîchit la mémoire...

(A suivre.)

JEAN CRETEUIL.

BIENTOT, dans  
'POLICE-MAGAZINE'  
une série d'articles sensationnels

## VAMP !

LE JOURNAL D'UNE FEMME  
FATALE ENTRAÎNÉE PAR SA  
VIE AVENTUREUSE A COM-  
METTRE LES ACTES LES  
PLUS COUPABLES...

# NUITS SOUS LE BROUILLARD



II (1).  
— Quel âge te donne-t-on ?  
— Douze ans.  
— Et tu en as ?  
— Bientôt dix huit, monsieur.  
— Et toi, Téléki ?  
— Oh, moi, c'est le contraire ! Avec quinze ans, j'en parais presque le double.

C'est vrai qu'elle fait déjà vieillote, cette gosse sentant à la fois le parchemin et l'odeur de l'opium. Allez donc leur donner un âge à ces Chinoises qui vieillissent d'un an chaque saison, mais dont certaines possèdent au plus haut degré l'art subtil du maquillage ! Et puis, la difficulté de s'y reconnaître, c'est qu'elles se ressemblent toutes. Surtout quand elles sont vêtues des mêmes kimonos transparents et qu'elles se hissent sur vos genoux ou bien s'accroupissent à vos pieds, comme c'est le cas en ce moment.

Il faut vous dire que, pilotés par le boy de Sek-Poh, nous venions de visiter de fond en comble l'étrange demeure où l'ingéniosité asiatique avait réuni tous les plaisirs dans un espace limité. Salles de fumeurs bleues et noyées dans un clair-obscur évocateur de rêves. Boudoirs des sensations plus violentes où, sur des sofas, se pâmaient des corps tandis que par terre, sur des nattes, traînaient quelques cuillers décolorées par la morphine et l'éther.

Tout cela est assez bien combiné pour échapper aux investigations des *bobbies*. Les étages communiquent de plain-pied avec ceux des maisons voisines et personne n'entre ni ne sort par la même porte. Ainsi, l'hôtel de *Hain Nan* jouxte la fumerie. Il suffit de demander la chambre dix-sept : elle est toujours libre bien qu'une cinquantaine de voyageurs la réclament chaque nuit. Le logeur, Jaune naturellement, sait ce que cela veut dire. Une armoire qu'on déplace, un panneau à guillotine, vous êtes dans la place. Pour sortir, opération contraire, mais par une voie différente. Cette fois, vous prendrez le large par un pavillon de paisible apparence. De la sorte, les espions qui vous guettent devant le *Hai Nan* (il faut toujours compter avec les inspecteurs de Scotland Yard) se figureront que vous avez passé la nuit à l'hôtel. Il existe encore d'autres issues : un bar, un restaurant de nuit, une boulangerie et même, pour les cas de grande alarme, un hangar situé à cent mètres de là. On y accède par les caves qui, à l'instar des étages supérieurs, sont traversées de couloirs secrets.

Vingt fois, Lord Tranchard, directeur de Scotland Yard, a ordonné des fouilles minutieuses dans ce secteur suspect. Vingt fois, ses dévoués *inspectors* se sont dérangés pour rien.

Aussi bien, Lord Tranchard n'agissait-il que poussé par sa curiosité professionnelle. N'est-on pas libre d'aller chez le voisin quand bon vous semble et par le chemin qu'il vous plaît ?

(1) Voir *Police-Magazine* n° 219.

En haut : Les *bobbies* accourent.  
A gauche : Le bonze accueillit le chef constable dans son salon privé.

Au-dessous : Huit jours après, on retira son corps de la Tamise.

Quant à l'espoir de trouver le gibier au gîte, bernique !

Les amateurs d'opium et de jeunes Chinoises appartiennent à la société la plus relevée. Les tarifs prohibitifs, tout autant que le veto de Sek-Poh, écartent de l'établissement les gens douteux : ceux qu'un commerçant ou qu'un banquier de la Cité n'aiment point trouver sur leur route et par-dessus tout les *colored*. De Jaunes, il n'y a que ceux faisant partie du personnel : boys, allumeurs de pipes ou petites poupées livrées, très cher, aux amateurs d'exotisme.

Dans les prix qui sont pratiqués est comprise la sécurité temporaire des clients. Ces macaques qui battent la semelle sur les trottoirs ou qui, accotés toute la nuit à un lampadaire, grillent d'innombrables cigarettes ont précisément pour mission de faire le guet. Les cars bruns des policiers seront signalés avant d'avoir pu déverser leurs escouades dans le brouillard de la rue.

On m'a raconté qu'une fois cependant les choses fallirent se gêner. L'un des guetteurs s'était pris de querelle avec un passant assez émêché. Mais, s'il était sous l'empire de la boisson, notre Anglais ne manquait pas pour cela de réflexes et, comme tous les siens, il pratiquait admirablement la boxe. Pour se défendre, le Jaune usa du revolver. Deux détonations, la nuit, au cœur de Poplar, ça ne se conçoit pas ; Certes, on se tue par ici autant et même plus qu'ailleurs ; pourtant, d'ordinaire, les Chinois répugnent aux armes à feu et s'en tiennent au silencieux *stylet* ou encore au foulard de soie qu'ils manient comme personne et auquel on échappe difficilement après une prise de *jiu-jitsu* bien appliquée.

De tous côtés des *bobbies* accourent. Seulement, c'est en vain qu'ils promènent sur les sol leurs torches électriques, ils ne découvriront rien à part une mince flaque rougeâtre déjà coagulée. Comme de juste, aucun témoin, personne qui pût fournir la moindre indication. La rue était désespérément vide. Si déserte même qu'un brigadier, trouvant la chose anormale, téléphona au commissariat le plus proche. Vingt minutes plus tard, cinquante policiers fouillaient le quartier au petit bonheur, en commençant par la maison de Sek-Poh.

Le bonze accueillit le chef-constable dans son salon privé, lui offrit des cigarettes françaises et s'inquiéta de sa santé, de celle de sa femme et de ses enfants. Après quoi, il voulut le congédier gentiment avec un sourire, tout en l'assurant qu'il n'avait rien vu, rien entendu et qu'il se disposait à aller se coucher. Le constable n'était pas un imbécile, il se fit ouvrir les pièces de l'appartement. Tout y était en ordre, c'est-à-dire dissimulé aux regards profanes. Dans les chambres de domestiques, les boys dormaient d'un honnête sommeil. Quant aux quinze fillettes — dont Sek-Poh a toujours négligé de révéler la présence à la police — on avait eu le temps de les enfermer dans une cave secrète d'où il aurait fallu être le diable pour les dépister.

Le chef-constable n'en décolerait pas. Furieux au delà de toute expression, il lâcha une bordée de malédictions. Alors, Sek-Poh, avec une politesse exquise :

— Siddharta ne nous permet pas, à nous autres, certaines libertés de langage, néanmoins vos expressions sont si originales que j'aimerais à en apprendre quelques-unes.

— Je vous donnerai des leçons quand vous serez bouclé à Septon Mallet (1), dit le policeman hors de lui.

Huit jours après ces événements, on retira le corps d'un homme des eaux de la Tamise. L'enquête conclut à un crime. Le malheureux avait reçu, à bout portant, deux balles en pleine poitrine...

(1) Maison centrale de Londres.

D'ordinaire, les pensionnaires reçoivent leurs amants d'une nuit dans des boudoirs où Sek-Poh, en véritable ami des arts et du confortable, a réuni tout ce qui peut plaire à des coloniaux nostalgiques. Chaque pièce a été aménagée de façon à ce que les clients ne risquent pas de se rencontrer face à face, ce qui pourrait mettre les uns et les autres dans des postures désagréables.

En attendant d'être appelées au choix, ou qu'un boy vienne les quêrir, les jeunes Chinoises égrenent des heures paisibles dans le local qu'elles partagent en commun.

Je demande à Téléki qui, bien qu'une des cadettes de l'établissement, me paraît être la plus déléguée :  
— Comment es-tu venue jusqu'ici ?

La réponse fuse aussitôt :  
— Mais de la même manière que les autres, tiens !

Dans une barrique.  
Je dois avoir l'air à ce point ahuri que toutes se mettent à rire, et Charlie avec elles.

— C'est le moyen le plus courant et le plus sûr, m'explique-t-il enfin, de débarquer ces enfants que les agents de l'émigration s'empresseraient de refouler, s'ils les découvriraient.

« En Chine, où la misère sévit à l'état endémique parmi les populations prolifiques de Shanghai, de Fou-Tchéou et de Canton, on élève les filles en vue de la prostitution. Mais, plutôt que de les voir s'user et crever de faim avant l'âge dans les maisons d'illusions des bas-quartiers, leurs parents préfèrent les vendre à des associations de placiers qui se chargent de les expédier en Angleterre ou en Amérique. Nul n'ignore qu'elles ne reviendront jamais au pays, mais aucun Chinois n'a le cœur assez bien accroché pour résister à l'attrait d'une poignée de yens.

« Au départ, cela va tout seul, les placiers s'arrangent avec les matelots qui, même lorsqu'ils s'appellent Smith, John ou Jackie, font passer le sens du *business* avant la crainte d'être mis aux fers.

« On cache les clandestines où l'on peut, dans la calle aux marchandises, la soute au charbon, dans la lingerie ; on en a vu qui faisaient la plus grande partie du voyage dissimulées dans les manches à air ou sous le propre pont du commandant.

« Pour la descente, dame ! c'est plus difficile. On utilise ce qui vous tombe sous la main : un coffre à linge, un sac individuel, une barrique que l'on a vidée. Ces gosses ne sont généralement pas très grandes ni bien lourdes. La traversée leur a appris à se tenir immobiles pendant de longues heures. Le danger est autrement sérieux dans les cas de décès à bord. Il n'y a qu'une ressource : lester le cadavre d'une mallette pleine de charbon et jeter le tout par-dessus le bastingage en amortissant le plongeon au moyen d'une corde qu'on laisse filer doucement.

— Dans ma barrique, j'étais pliée en deux, comme cela, dit Téléki que ce discours amuse beaucoup.

En même temps, elle se contorsionne sur une natte pour retrouver la pose.

Elle n'y parvient pas.  
— C'est qu'il y a déjà deux ans de cela, dit-elle pour s'excuser.

Je me remémore soudain ces histoires de passagers clandestins étouffés dans les chaufferies ou pétrifiés dans les glacières des paquebots. Et pourquoi affrontaient-elles tous ces périls, les petites filles du Levant ? Pour rien, pour un mirage, pour voir les grandes villes de leurs généreux amants blancs, pour des robes, des sucreries.

— Nous sommes d'autant mieux désarmés contre cette forme odieuse de la traite, me dira plus tard l'un des collaborateurs de Lord Tranchard, que les victimes se font les complices des trafiquants. Elles n'ont qu'une peur : celle d'être rapatriées ; elles préfèrent croupir et mourir dans Poplar plutôt que de revoir Shanghai. Quand, par hasard, nous mettons la main sur l'une d'entre elles et que nous tentons de l'interroger, nous nous heurtons à un silence farouche. Parbleu ! Elle sait que nous la refoulerons, mais elle sait aussi que, là-bas, l'association occulte lui ménagera, si elle en vaut encore la peine, un prompt retour.

— Et ces boîtes clandestines sont nombreuses, à Londres ?

— Qui nous le dira ? Autant vouloir fouiller toutes ces bicoques à rats pour s'en rendre compte.

Charles Beauval héla un taxi et, après avoir lancé une adresse au chauffeur, se laissa tomber sur la banquette.

— Où allons-nous maintenant ?

— Chez Daisy Brent, sur la Jermyn's street, si sa tôle n'est pas déjà fermée. Après, nous finirons correctement la nuit au café Anglais, à Soho. C'est là que se retrouvaient les amis de Mariani.

J'arrivai de la même manière que les autres : dans une barrique.

L'immeu

— Voi de suite

— Pou pler la t

Non, cro

— Qu nuit pou

homosexu

— Ah voir ce q

men's clu

Londre tant au p

logie.

Mœurs.

Le com de Hyde

prude qu

le relèvem

un police

sauront c

arbres et

nances m

La pro

l'obscurit

flirt jusq

n'y verra

Le gest

dans un

un promp

Le lun

paix son

pochards

Il y a

et de ma

automob

plus tax

Les limi

aux Chi

leur ad

jusqu'à l

quer le b

quatre l

que l'on

Crime

Ici, la

On tour

siècles e

après b

corde d

Le cas

doit être

l'accusé

Cette

les pen-  
olvent leurs  
nuit dans  
Sek-Poh, en  
arts et du  
tout ce qui  
aux nostal-  
aménagée  
ne risquent  
qui pour-  
des pos-

ou qu'un  
es égrèment  
partagent

es cadettes  
s déléguée :

tres, tiens !

de toutes se

plus sûr,  
enfants que  
de refouler,

endémique  
anghaï, de  
en vue de  
ir s'user et  
d'illusions  
es vendre à  
ent de les  
ul n'ignore  
mais aucun  
pour résister

ers s'arran-  
ils s'appel-  
e sens du  
ers.

nt, dans la  
on, dans la  
ande partie  
air ou sous

s difficile.

: un coffre

que l'on a

pas très

a appris à

heures. Le

de décès à

avre d'une

par-dessus

au moyen

ux, comme

aucoup.

une natte

la, dit-elle

de passa-

ou pétri-

pourquoi

es filles du

ur voir les

lances, pour

més contre

plus tard

rd, que les

ants. Elles

elles pré-

tôt que de

mettons

tentons de

ence farou-

refoulerons,

ion occulte

un prompt

mbreuses, à

bir fouiller

compte.

avoir lancé

ber sur la

s street, si

ous finirons

Soho. C'est

ni.

s : dans une



L'immeuble occupé par Mrs. Daisy Brent offre une façade neutre.

— Vous m'intéressez. Ne pourrait-on pas y aller tout de suite ?

— Pourquoi faire ? Pour avoir le plaisir de contempler la tête à deux ou trois combinards à la manqué ? Non, croyez-m'en, chez Daisy, c'est beaucoup plus drôle.

— Qu'est-ce donc au juste, Charlie ? Une boîte de nuit pour noctambules mélancoliques, un dancing pour homosexuels ?

— Ah ! si Daisy vous entendait ! Mon cher, vous allez voir ce que vous ne verrez nulle part au monde : un *women's club*.

Londres est une ville on ne peut plus déconcertante tant au point de vue mœurs qu'au point de vue criminologie.

Mœurs !

Le commis laitier qui embrasse sa fiancée dans les allées de Hyde-Park provoque la colère de la vieille dame prude qui appartient à l'une des nombreuses sociétés pour le relèvement de la morale publique. Incontinent, elle mande un policeman qui, gravement, verbalise. Les jeunes gens sauront ce qu'il en coûte de rêver à deux sous les grands arbres et de se laisser aller à des gestes que les ordonnances municipales réprouvent.

La prochaine fois, c'est bien simple, ils profiteront de l'obscurité d'une salle de cinéma pour pousser leur flirt jusqu'au de là des limites permises. La vieille dame n'y verra... que du noir.

Le geste le plus chaste, dès l'instant qu'il est esquissé dans un parc, devient comme une incongruité qui appelle un prompt châtement.

Le lundi, mercredi et vendredi, les salles de justice de paix sont encombrées d'imprudents amoureux, de gais pochards qui attendent la distribution des amendes. Il y a aussi pas mal de cocaïnomanes, d'opiomanes et de marchands de drogues. Un pochard récidiviste, un automobiliste coupable d'excès de vitesse est souvent plus taxé que le client ou que le rabatteur d'un droguiste. Les limiers de Scotland Yard font une guerre acharnée aux Chinois qui vendent de l'opium dans la rue. Ils leur administrent parfois des corrections mémorables, jusqu'à les laisser sur place. Le juge, lui, se borne à appliquer le barème. C'est une caisse enregistreuse : trois livres, quatre livres, dix livres... Rarement plus. Ou alors, c'est que l'on a affaire à un trafiquant de première grandeur.

Crimes !

Ici, la justice est impitoyable. Qui a tué sera pendu. On tourne difficilement cette formule, érigée depuis des siècles en axiome. Crime crapuleux ou passionnel, meurtre après boire, c'est, chaque fois, la corde de chanvre ou peu s'en faut. Le cas de légitime défense lui-même doit être solidement établi pour que l'accusé s'en tire blanc comme neige. Cette rigueur toute britannique a

son bon côté. Londres est l'une des capitales où il y a le moins de crimes passionnels. Je m'empresse d'ajouter que messieurs les assassins se moquent royalement de la cravate qui, d'ordinaire, met fin à leurs exploits. Car Londres est aussi la ville où l'on trouve le plus de femmes coupées en morceaux. Œuvres de maniaques ? Très fréquemment. Jack l'Éventreur était un sadique dont Freud aurait dit qu'il faisait du refoulement. Il faut que les instincts se donnent libre cours d'une façon ou d'une autre. La pudibonderie excessive peut être une route qui mène à la folie et au crime.

Il arrive aussi qu'un cadavre dans une malle porte la marque d'un règlement de compte. La statistique policière tant anglaise que française démontre que, sept fois sur dix, l'auteur d'une telle mise en scène est assuré de l'impunité. Alors, quand on veut éviter la corde et la trappe, il n'y a pas à hésiter.

Lord Tranchard enrage de n'avoir pu trouver la clef des énigmes de Brighton. Toutes ces femmes coupées en morceaux que l'on ramasse au hasard de ses promenades ont de quoi mettre hors de soi le policier le plus impassible.

Et cependant, sur le chapitre de l'investigation scientifique, Scotland Yard ne craint pas la comparaison. La recherche, la découverte, l'interprétation des traces constituent une des spécialités les plus remarquables de son activité. Pour les *Big Four*, un crime, c'est un théorème dont il faut trouver la solution juste dans le moins de temps possible. Et ils y parviennent plus plus souvent qu'on ne l'imaginerait. Mais, par exemple, dans l'affaire de Brighton et dans vingt cas analogues, ils ont dû s'avouer battus.

Autres contradictions : ces positifs, ces scientifiques émérites n'hésitent pas alors à recourir aux devins, aux pythoïsses et aux médiums. Cela ne les avance pas beaucoup, mais fournit de la copie aux journalistes pendant une semaine ou deux.

\*\*\*

L'immeuble occupé par Mrs. Daisy Brent — veuve entre deux âges qu'on prendrait pour une directrice de pensionnat, et c'est un peu ça — offre une façade neutre. Deux étages en retrait, assésés par du lierre et défen-

haut. Le deuxième étage est compartimenté et aménagé... mettons en chambre d'amis. Avec cette particularité cependant : il y a l'escalier a et l'escalier b L'un pour dames, l'autre pour hommes et dames. Ainsi, chacun est à son aise. On n'a rien prévu pour hommes seuls. Cela viendra peut-être...

J'allais omettre un détail qui a son importance : le petit studio cinématographique. Là encore, l'admirable prévoyance de Daisy Brent s'est fait sentir. D'abord, bannis ces fauteuils inconfortables d'où le spectacle vous échappe. De moelleux tapis, un pourtour de divans bas, c'est autrement plus commode. De la sorte, chacun se place comme il l'entend et dans la pose qu'il lui plaît. Il n'est pas défendu de se montrer galant avec sa voisine. Le film qui se déroule sur le minuscule écran vous y convie de toute la force de ses suggestives images.

Le truc n'est pas nouveau, ce qui l'est incontestablement, c'est le fait que les séances alternent chaque demi-heure. Exactement comme pour les chambres : les unes pour dames, les autres pour couples des deux sexes.

Quand je vous disais que Daisy Brent a de l'imagination à revendre !

— Elle est étonnante de culot, me dit Charles Beauval après que nous nous sommes installés un peu à l'écart. J'ignore qui lui a donné l'idée de monter sa boîte. Tout ce que je sais, c'est que sans elle rien n'aurait marché.

« Il ne suffit pas d'avoir une idée, il faut encore savoir l'adapter aux circonstances. A Londres, on se méfie du tape-à-l'œil et, par-dessus tout, les gens redoutent les histoires. Le *women's club*, ça c'était une trouvaille ! Daisy a commencé par s'entourer d'une figuration féminine qu'on aurait prise pour une réunion de *charity sisters* (1).

Après quoi, elle invite le ban et l'arrière-ban des sociétés puritaines à venir inaugurer son club. Vous parlez si le personnel devait s'amuser ! »

— Mais comment a-t-on su... ?

— Les premiers temps, tout a été correct. Les frais généraux l'emportaient sur les cotisations versées par ces dames. Puis, petit à petit, les mijaurées furent évacuées en douce, sous divers prétextes. Alors, Daisy y alla de son grand jeu. Habillée en homme, elle parcourait à motocyclette — un vrai bolide — les routes par où, le

(1) Sœurs de charité.



Il arrive qu'un cadavre dans une malle porte la marque d'un règlement de compte.

vendredi soir, les voitures gagnent la campagne pour le week-end. Dès qu'elle avait repéré une femme seule au volant, elle s'arrangeait pour rouler en zig zag devant, l'empêchant de doubler. Fureur de la belle qui ne se gênait pas pour invectiver contre un conducteur si peu galant.

« C'est à ce moment que la fine mouche stoppait et relevait son casque. L'autre n'était pas encore revenue de sa stupéfaction que notre Daisy lui glissait un carton entre les doigts et repartait en chasse.

Le *women's club* de Daisy Brent.

C'est gai.

Invitation strictement personnelle.

« Pas besoin de plus d'explications. Tous les cartons n'étaient pas perdus. La semaine ne s'écoulait pas sans que quelques excitées ne vinssent sonner à la grille de Jermyn's street. Par la suite, les rabatteurs suffirent à la tâche, surtout qu'à la demande d'un certain nombre de ses clientes Daisy dut se résoudre à inviter aussi les hommes, chose qui ne figurait pas dans son programme.

(A suivre.)

JACQUES LEROUX.

Le *women's club* de Daisy Brent. C'est gai. Invitation strictement personnelle.



du par une grille sévère : on dirait plutôt quelque riche cottage de businessman. Or, officiellement, c'est un club pour ladies, avec grill-room, salle de lecture, ouvroir, salon où l'on papote en écoutant Jack Hilton à la T. S. F.

Ça doit être ennuyeux au possible. Eh bien, détrompez-vous. L'intérieur de Mrs. Brent ne correspond pas, mais là pas du tout, à la réputation honorable qui l'entoure. D'ailleurs, il n'est personne quelque peu au courant des vices de Londres qui s'illusionne à son sujet.

Pour vous mettre tout de suite à l'aise, voici la topographie des lieux. Le rez-de-chaussée est affecté à la lecture, à la T. S. F. et à tout ce dont je viens de vous parler. En vérité, à part la portière et la demoiselle du vestiaire, on n'y rencontre pas âme qui vive. Passons, ou plutôt traversons ces deux salles vides où des fauteuils de repos tendent désespérément leurs bras et empruntons cet escalier, si discret qu'il se cache dans un recoin d'ombre.

Premier étage : ameublement de bar-dancing. Vous commencez à être édifié ? La T. S. F., trop ou pas assez moderne, a été remplacée par un jazz féminin. Remarquez encore que, parmi la clientèle, le beau sexe l'emporte en nombre. Je vous accorde seulement qu'il est très mêlé. Il y a des femmes du meilleur monde qui se frottent le ventre à la cadence d'une rumba avec de fausses girls, voire avec d'authentiques *spring chicken*, ou, si vous préférez, des poules.

Les hommes, eux aussi, sont d'espèces différentes. Le smoking cotoie le veston de drap forme portemanteau. Mais le portefeuille du marchand de cirage est quelque fois plus rembourré que le porte-billets du Lord.

Sirois et limonades pour tout le monde, naturellement. Le champagne c'est fait pour les noceurs. On ne vient pas chez Daisy Brent pour se griser. Il est vrai que la moindre bouteille de soda coûte aussi cher ici que le moût du café Anglais. Et ça se boit plus facilement.

Il est inutile de monter plus



# DON JUAN AVIA PÉRIT MYSTÉRIEUS



L'aviateur Charles Stellmach, dont le cadavre a été découvert en mer, sur la côte californienne. Il n'était pas mort noyé, mais tué d'une balle au cœur.

Autos de tout genre, des roadsters pour la plupart, roulent en vitesse sur l'immense front de plage, tout au long de ces boulevards de la mer, nés de l'accaparement de la côte californienne par Hollywood, la ville du cinéma et Beverly Hills, son quartier chic.

Quand ils le peuvent, ceux qui mènent là une existence trépidante dans un décor factice, artificiel, sont heureux de pouvoir échapper aux studios en gagnant le large de la région environnante.

De ci, de là, au carrefour de larges et magnifiques avenues, conduisant au beach, apparaît automatiquement un signal «Stop». Brusquement on s'arrête. Puis tout aussi automatiquement, un autre signal «Go», et l'on repart à toute allure.

Il n'y a point un instant à perdre. On se sent libre, enfin, pour quelque temps du moins, et ce sont les folles randonnées vers les villégiatures lointaines aux riches habitations, aux résidences pleines d'élégance, Santa Monica, Palm Springs, Agua-Caliente au Mexique, ailleurs encore. D'une avenue, bordée de hauts palmiers et d'eucalyptus aux formes frêles et graciles, débouchait à la plage de Malibu un roadster qu'occupaient deux jeunes femmes, dont l'une était au volant.

Des stars, est-il besoin de le dire ? Toutes deux d'un blond platine presque de rigueur, et toutes deux aussi de cette joliesse apprêtée qu'accentue, sous le maquillage le sourire stéréotypé. Ce sourire empreint d'autant de vérité aux lèvres féminines que la larme à l'œil du saurien. La dame au volant allait vivement remettre en marche quand soudain son regard fixa attentivement un point de la plage où déjà plusieurs personnes formaient un rassemblement.

Des corps quasi nus surgissaient brusquement du sable, où ils étaient jusque-là allongés, et ceux qui lézardaient à se brüner l'épiderme — car il est incorrect sur le beach de prendre des bains autres que de soleil — couraient se joindre au groupe des curieux réunis au bord du rivage.

La voiture avançait lentement, puis stoppa. — Mags, tu viens voir ce qui se passe là-bas ? s'exclama l'une des deux artistes qui, sautant à terre, entraîna sa compagne. Jouant des coudes, avec l'allure libre de sportives que rien n'arrête, elle se frayèrent un chemin dans la foule.

Aussitôt Mags eut un cri : — Oh ! Rhea dear, un noyé qu'on vient de retirer de la mer ! Et, détournant un peu la tête, elle ajouta : — C'est horrible ! Allons-nous en, je t'en prie...

Un cadavre d'homme gisait, en effet, sur le sable, où l'avaient déposé des agents de la police maritime.

Ceux-ci, en tournée de surveillance de côte à bord d'un canot à moteur, l'avaient repêché flottant au large et ramené sur la plage.

C'était à proximité de Malibu, où se trouve groupée toute une petite colonie de gens de cinéma. La police locale, alertée, était attendue, et

avec elle une ambulance pour le transport du corps au dépôt mortuaire.

Tous soins, d'ailleurs, avaient été jugés superflus, la mort remontant à vingt-quatre heures pour le moins, peut-être, même davantage, à ne considérer que les signes non équivoques qui accompagnent une noyade.

Le visage néanmoins, malgré que légèrement boursoufflé, laissait nettement encore distinguer les traits.

Et ceux-ci avaient dû être, sinon d'une beauté mâle, empreints par contre d'un caractère étrange, peu banal surtout et sortant de l'ordinaire.

La vue du noyé soulevait le cœur de Mags qui, pressant le bras de sa compagne, répéta :

— Partons d'ici, je t'en conjure.

Mais Rhea ne l'écoutait même plus. Les yeux exorbités, elle ne quittait pas le cadavre du regard. Elle était devenue livide et, portant les mains à sa tête, la voix haletante d'une émotion qu'elle ne pouvait plus contenir, elle balbutia :

— My God ! Mais c'est Charley !... Pas d'erreur... Vois donc, Mags... C'est bien Charley !...

Mags demeura un instant interdite. — Quel Charley ? fit-elle en évoquant, nul doute, divers gentlemen portant ce même nom.

— Bête, va ! Mais Charley Stellmach... l'aviateur... Regarde donc... C'est sûrement lui.

Obéissant à l'injonction de sa compagne, Mags avait surmonté le sentiment de répulsion que lui inspirait cette scène macabre. Elle avait jeté les yeux sur le noyé. Incapable de répondre pourtant, elle se bornait à hocher du chef dans un sens affirmatif.

Des têtes s'étaient aussitôt retournées, on dévisageait les deux jeunes artistes. Les agents, eux aussi, avaient entendu les mots que Rhea venait de prononcer. Leur chef, un inspecteur, s'avança, en demandant :

— Vous connaissez le mort, ladies ? Spontanément, Rhea répliqua sans hésitation aucune :

— Oui, monsieur l'inspecteur. Le malheureux que voilà, c'est l'aviateur Stellmach... Vous devez bien le connaître...

— De nom seulement et de réputation, car, avant aujourd'hui, je ne l'avais jamais vu... Mais vous êtes bien certaine de ce que vous avancez-là ?

Rhea eut un mouvement des épaules : — Allons ! s'exclama-t-elle, pas plus tard que mardi dernier nous prenions le thé ensemble...

— Où cela, je vous prie ? — Où ? Mais chez nous, à Los Angeles, n'est-ce pas, Mags ?

Avant même que son amie ait eu le temps de répondre, l'inspecteur qui avait pris quelques notes sur un carnet, s'enquit encore :

— Nous n'avons trouvé aucun papier sur le mort, rien qui pût l'identifier. Votre témoignage étant le seul probant, pour l'instant, vous voudrez donc bien me donner vos noms et adresses.

Visiblement contrariée de se voir mêlée à cette affaire, la star obtint néanmoins, avec humeur :

— Miss Rhea Webster et mon amie Miss Margaret Dorian, artiste de cinéma. Nous habitons ensemble.

Elle compléta les indications, en donnant une adresse à Los Angeles.

Comme elle achevait, l'ambulance arrivait et, le corps enlevé, repartait aussitôt, tandis qu'aux agents de la police locale l'inspecteur rapportait fidèlement la découverte du cadavre en mer et ce qu'il avait appris des deux jeunes femmes.

A nouveau, ces dernières furent priées de se tenir à la disposition de la justice pour fournir tous renseignements utiles.

Leur journée était gâchée maintenant. Remontées dans le roadster, la voiture reprit le chemin de Los Angeles et Rhea Webster, saisissant rageusement le volant, grommelait à mi-voix :

— En voilà une satanée affaire ! Si j'avais pu me douter de ça, c'est moi qui n'aurais pas cédé à la curiosité !...

\*\*\*

La star, en parlant ainsi, était loin de se douter combien elle disait vrai.

La mort de Charles Stellmach, un as de l'aviation américaine, était enveloppée d'un mystère, sinon impénétrable, tout au moins fort difficile à percer.

Il habitait à proximité de Los Angeles un très accueillant bungalow, baptisé du nom de *Merry Wings* — Les Ailes-Joyeuses — qui lui convenait à merveille, car l'aviateur y festoyait gaiement et jamais autre-

ment qu'en tout à fait galante compagnie.

Nous avons dit déjà qu'il n'avait rien de la beauté physique, mais d'humeur fort avenante, le visage rieur, c'était dans toute l'acceptation du terme un sans-souci qui prenait la vie telle qu'elle se présentait, sans penser au lendemain où la mort pouvait le surprendre.

Ses prouesses ne se comptaient plus et les exploits acrobatiques auxquels il se livrait lui avaient valu, plus que tout le reste, un très enviable succès auprès des femmes.

Certaines d'entre elles étaient folles de lui et il les aimait toutes d'une égale et inlassable affection.

Un Don Juan qui n'eût point été bourreau des cœurs.

Dans le monde des stars, il comptait de nombreuses amies, si inconstantes qu'elles fussent. Il leur rendait bien la pareille, au reste, car il était de la plus remarquable infidélité.

Il devenait difficile dès lors, on le conçoit, de découvrir comment cet insouciant par définition, ce gai luron par principe et ce joyeux sire par excellence pouvait avoir trouvé la mort dans les flots de l'océan.

Et qui plus est, Stellmach n'était pas mort noyé...

Le corps une fois dépouillé de ses vêtements, on découvrit au cœur une blessure produite par un coup de feu. A l'autopsie on retirait le projectile : une balle de revolver qui l'avait perforé.

Ce fut une révélation qui réduisit à néant l'hypothèse très plausible, émise tout d'abord, d'un suicide par immersion.

Le caractère même de l'aviateur, peu porté aux idées noires, avait déjà d'ailleurs écarté cette théorie. Mais enfin tout était possible...

On arrivait alors à cette conclusion que le Don Juan de *Merry Wings* avait été assassiné avant d'être jeté à l'eau.

Restait à savoir maintenant de quel drame mystérieux il avait été la victime. Où, quand et comment celui-ci s'était déroulé.

Une visite s'imposait au bungalow de Los Angeles et la police décida de s'y livrer à une enquête, sans perdre un temps précieux.

La demeure de Charles Stellmach n'était pas très éloignée de Malibu, située au milieu d'un coquet jardin, soigneusement entretenu.

La maison d'habitation qui ne comprenait qu'un étage, comme la plupart des bungalows, avait tout d'un pied-à-terre, d'une garçonnière où le maître de céans venait faire ses fredaines.

On y respirait une atmosphère parfumée qui décelait le passage de la femme élégante.

Ce qui frappa le plus les détectives, fut l'ordre qui régnait dans toutes les pièces.

Le lit seulement, dans la chambre à coucher, était défait, accusant la forme de deux corps.

Une robe de chambre d'homme avait été négligemment jetée au chevet, vêtement dont Stellmach s'était en hâte débarrassé pour s'habiller.

Au long d'un des murs, un secrétaire retint vivement l'attention des enquêteurs. Ses battants en étaient entr'ouverts et lassaient apercevoir une liasse de bank-notes, auxquelles on n'avait point touché.

D'autres papiers, par contre, gisaient en désordre et la serrure révélait qu'on l'avait forcée pour ouvrir le meuble.

Le vol n'était donc pas le mobile de ce cambriolage, le vol d'argent s'entend, car on avait pu soustraire des documents, des lettres, tout une correspondance compromettante peut-être...

On releva aussi un détail qui n'était point à négliger : l'inspecteur Sullivan ramassait à terre un chiffon de papier, provenant d'une enveloppe de teinte bleu nattier, qu'on avait déchirée en la décachetant fébrilement.

Mais le hasard voulut que ce débris, insignifiant en apparence, portât gravé sur le bord en un minuscule relief, l'adresse du magasin d'où provenait papier et enveloppe *Edw. Lang, stationer, Los Angeles*, l'une des maisons les mieux achalandées de la ville.

Les policiers allaient pourtant faire une trouvaille autrement plus sensationnelle encore.

Un trou était visible dans la boiserie de l'encadrement de la porte. C'était la trace évidente d'une balle, qui y demeurait encore fixée.

Avec mille précautions le projectile en fut extrait.

Ici aussi, comme pour celle qui avait tué l'aviateur, la balle provenait d'un revolver de petit calibre...

Ceci ouvrait des horizons nouveaux.

Il fallait donc supposer que Stellmach avait été assassiné au bungalow, puis son corps transporté à Malibu et précipité en mer, au large.

La question, maintenant, était de savoir qui se trouvait à *Merry Wings* avec lui le jour du crime ?

Une femme ? Un homme ?

Une dernière question en fin se posait.

Le drame s'étant déroulé au bungalow, selon toutes probabilités, on aurait dû trouver des traces de sang, car, si la première balle avait manqué son but, la seconde avait mortellement blessé Stellmach, au cas où elle ne l'aurait pas tué sur le coup.

Or il n'y avait de sang nulle part... Pas plus dans la maison que dans le jardin, tous deux ayant été minutieusement examinés...

Une femme de ménage s'occupait à l'ordinaire des soins de l'intérieur. Interrogée par les policiers, elle déclara s'être présentée la veille — un jeudi — le jour même aussi, et avoir trouvé la porte du bungalow hermétiquement close.

Pensant que son maître s'était absenté pour quelques jours, comme il avait accoutumé de le faire, elle n'avait point insisté, prête à revenir le lendemain voir s'il était de retour et reprendre son service.

Tout était donc encore dans l'état où l'aviateur l'avait laissé en quittant sa maison.

Questionnée également sur les fréquentations de son maître, elle assura ne rien savoir, sinon qu'il recevait principalement des femmes, beaucoup de femmes, mais ignorait totalement qui elles étaient.

Plutôt déçu de ce côté l'inspecteur Sullivan, qui dirigeait l'enquête décida, sans nourrir grand espoir, d'interviewer le patron du magasin de papeterie.

Mr. Edward Lang en personne le reçut, lui et les détectives.

Dès qu'on lui eut présenté le débris d'enveloppe, il n'eut aucune hésitation.

— Je n'ai aucune peine, déclara-t-il, à reconnaître ce papier à lettre teinté de bleu, dont les enveloppes ont une forme allongée toute particulière.

Et, s'approchant d'un comptoir, il y prit une boîte portant la marque *Manor House*.

— En voici de tout point semblable. Je ne l'ai que depuis une huitaine seulement. C'est une nouveauté que m'a envoyée la maison de San Francisco qui me fournit régulièrement. Comme à l'habitude, pour tout mon papier à lettre, les enveloppes ont mon adresse gravée sur le bord intérieur.

— Pourriez-vous vous souvenir à qui vous avez vendu ce papier ces derniers temps ?

— D'autant plus aisément que la vente n'est pas un succès. Mes clients — mes clientes surtout, un peu capricieuses — n'en aiment pas la forme.

« Bref je ne crois pas que nous ayons vendu plus d'une ou deux boîtes de *Manor House*.

La chambre du bungalow où l'on présume que Stellmach a été assassiné par une femme. Une balle perdue a été trouvée dans la boiserie de la porte.



# ATEUR, SÈMENT

« Mais vous allez d'ailleurs être tout de suite fixé.  
Mr. Lang s'informa auprès d'une vendeuse et revint en disant :  
— C'est bien ce que je pensais. Une seule de ces boîtes est partie.  
— Sauriez-vous à qui vous l'avez vendue ?  
La préposée au rayon, entendant la question, s'empressa de répondre :  
— Oh ! à une cliente attirée de la maison, Miss Dolorès Robinson...  
— Et l'adresse de cette personne ?  
— *Riverside*, au 34, je crois bien.  
L'inspecteur prit quelques notes rapides, et s'éloigna en compagnie des détectives, après avoir remercié Mr. Lang et son employée de leur complaisance.

Dès qu'il fut dehors, à voix basse, il murmura à ceux qui l'accompagnaient :  
— Cette fois, je crois que nous sommes sur une piste intéressante.  
Tout en avançant il marmonnait :  
— Dolorès... Dolorès Robinson...  
Et, s'adressant à nouveau aux détectives, il demanda :  
— Vous connaissez ça, vous autres ?  
Il y eut un silence. Soudain l'un de ses compagnons, le détective Randall, s'exclama :  
— Dolorès Robinson ? Mais parfaitement !... Une brune très aguichante qui, vaguement, fréquente les studios...  
« Elle a même tenu un rôle de premier plan dans un film qu'on a tourné au Mexique...  
— Au Mexique ? coupa l'inspecteur. Au fait Dolorès, — si elle s'appelle bien ainsi — c'est plutôt un nom d'au delà de la frontière... Est-ce qu'elle est de par là ?  
— *Half-and-half*, répliqua le policier, son père était de « Frisco », sa mère est Mexicaine.  
— Une star, dites-vous ? appuya Sullivan, mais alors Rhea et son amie Mags sont tout indiquées pour nous renseigner à son sujet. Vous savez où elles demeurent, Randall, allez d'urgence me les chercher. Je les verrai moi-même ici. Il faut qu'elles ne soupçonnent rien, autrement cela risquerait d'entraver l'action de la justice.  
Le détective partit sur-le-champ et, moins d'une heure après, revenait en compagnie des deux artistes, dans la voiture même de Rhea. Elles semblaient avoir l'assurance que donne une conscience tranquille.  
Sans entrer dans d'oiseux détails, Sullivan leur dit avoir appris que Stellmach fréquentait, de préférence, les stars de l'écran. Il s'adressait à elles pour savoir celles qui avaient été le plus liées avec lui. Une bien insignifiante indiscretion, qu'il n'ébruiterait pas. En échange, il s'engageait à fermer les yeux sur la fumerie d'opium que Rhea et son amie avait installée chez elles.  
Ceci aussitôt les décida et sans hésitation aucune elles dévoilèrent des noms. Les Jenny, Ellen, Kitty, Lydia, Vivian, combien d'autres encore, affluèrent rapidement à leurs lèvres.

Elles cherchaient encore, quand soudain Rhea Webster s'exclama :  
— Et Dolorès que nous allions oublier... Ici, sans qu'il parût, l'inspecteur dressa l'oreille.

— Dolorès ? interrompit-il négligemment.  
— Oui, Dolorès Robinson, la seule peut-être qui ait jamais poursuivi Stellmach de son amour opiniâtre...

« Mais aussi elle avait des raisons pour cela. Figurez-vous que Charles la rencontrant au Mexique, d'où elle était originaire, s'était follement épris d'elle.  
« Il l'avait séduite et bien qu'il ne lui eût jamais promis le mariage, elle s'était mis en tête de se faire épouser par lui.

« L'aviateur aimait beaucoup sa maîtresse mais repoussait toutes ses tentatives matrimoniales.  
Il était bien trop coureur pour se laisser attacher par les liens du mariage.

« Ce sont ses infidélités mêmes qui amenèrent une rupture entre eux Dolorès étant jalouse et lui faisant des scènes continuelles.  
« N'empêche que, six mois durant, ils avaient filé ensemble le parfait amour.

Sullivan avait tout de suite compris l'importance que prenait ce que Rhea considérait comme un simple bavardage, auquel elle-même n'en attachait aucune.  
— Et qu'est-elle devenue cette Dolorès Robinson ? demanda-t-il avec une feinte bonhomie.

— Oh ! ça, elle a eu de la chance... Fort jolie, belle fille, de beaux yeux noirs

Les détectives emmènent Miss Dolorès Robinson, que la police soupçonne d'être l'auteur du meurtre. Elle cache son visage devant l'objectif du photographe.



veut à tout prix en faire sa femme, malgré que le vieux Barton son père ne voie pas ce mariage d'un bon œil.

« Il craint peut-être que sa future belle-fille ait un fâcheux passé. Les parents sont si drôles, vous savez, Mr. Sullivan.

Ce dernier en savait assez. A mesure que Rhea parlait, une théorie toute nouvelle s'élabrait dans son esprit. Il échafaudait tout l'édifice du drame, dont la trame devenait nette et précise à ses yeux, comme le scénario d'un film.

L'entretien avait pris fin et, les deux stars très amicalement congédiées par Sullivan, qui renouvelait sa promesse de ne pas les inquiéter au sujet de la fumerie d'opium, l'inspecteur rédigea son rapport sur la mort de Charles Stellmach.

Il y exposait avec précision la théorie qu'il avançait, en l'appuyant sur des bases qui semblaient solides.

Ce n'étaient que des hypothèses, soit ! Mais elles étaient à ce point plausibles que la justice, entrant dans ses vues, devait bientôt activement poursuivre ses investigations de ce côté.

Voici comment Sullivan explique, en étudiant la genèse du crime, la fin tragique de l'aviateur Stellmach, dégagée pour lui de tout mystère.

Miss Dolorès Robinson, une sang-mêlée, américaine par son père et de mère mexicaine, avait un tempérament passionné, qui naturellement n'excluait pas une fougueuse violence.

Le hasard lui ayant fait rencontrer Charles Stellmach, elle n'avait pas tardé à devenir sa maîtresse, et, de ce jour, l'idée s'était ancrée dans son esprit de devenir sa compagne légitime. De son côté, il consacrait à la jeune femme tous les loisirs que lui laissait l'aviation, mais se montrait rebelle au mariage.

Ses vols le forçant fréquemment à s'absenter, une correspondance amoureuse très suggestive était échangée entre les deux amants.

Mais Dolorès ne renonçait toujours pas à son projet d'union. Sans cesse elle y revenait, si bien qu'obsédée l'aviateur avait fini par rompre avec elle.

Dès lors, la jeune femme, dont le physique photogénique avait frappé des producteurs, avait tourné dans plusieurs films.

La fréquentation des studios lui avait fait connaître un riche brasseur de San Francisco, William Barton, qui bientôt offrait de l'épouser.

Avertie que la famille Barton chercherait par tous moyens à empêcher ce mariage, elle résolut de rentrer en possession de ses lettres à Stellmach, qui pouvaient la compromettre et les lui réclama.

Mais soit qu'il se sentit pris d'un revêtement pour son ancienne maîtresse, soit par dépit de la savoir à la veille de devenir la femme d'un autre, l'aviateur s'obstina à garder la correspondance.

Or, ce paquet de lettres enfermé par Stellmach, Dolorès décida de le ravoir coûte que coûte, par la ruse et la violence même, sinon par la persuasion, car tout son avenir en dépendait.

Mexicaine, il lui était aisé de s'aboucher, par de là la frontière, avec quelqu'un de ces *caballeros* à tout faire, prêts aux plus louches besognes, et, le cas échéant, de se faire prêter main-forte par ces *desperados*, qui devaient être au nombre de deux.

Tout ceci bien préparé d'avance, Dolorès avait, nul doute, fixé par lettre un rendez-vous chez lui à son ancien amant.

Le débris d'enveloppe trouvé par les détectives et provenant d'un achat fait par elle chez le papetier Lang en était une preuve presque certaine.

Après tous ces détails préliminaires, l'inspecteur Sullivan, dans son rapport,

arrivait au drame lui-même qu'il reconstituait ainsi qu'il suit.

Charles Stellmach reçoit la jeune femme un soir à *Merry Wings*. Dissimulés dans le jardin du bungalow, enveloppés de leurs *ponchos*, les deux *desperados* qu'elle a soudoyés n'attendent qu'un signal d'elle — un coup de feu probablement — pour se porter à son secours.

Car Dolorès, à tout hasard, s'est munie d'un revolver.

L'entretien entre les deux anciens amants a dû, on le conçoit, être dénué d'aménité.

Dolorès réclame ses lettres. Stellmach refuse de les lui rendre. Une scène violente s'ensuit, au cours de laquelle la star exaspérée fait feu sur l'aviateur. Deux coups tirés en rapide succession.

Une balle se perd dans la boiserie. La seconde atteint Stellmach au cœur. Il est frappé à mort.

Au cri poussé par la meurtrière, les deux *caballeros* font irruption dans la pièce et, voyant l'homme mort, en un tournemain ils l'enroulent dans leurs *ponchos*.

Le coup de main a été si rapidement exécuté que le sang n'a pas eu le temps de couler. L'hémorragie, quand elle s'est produite, a été étanchée par la laine des *ponchos*.

Et, tandis que Dolorès, forçant le secret, fait main basse sur le paquet de ses lettres, ses acolytes emportent le cadavre dans une petite auto qui les avait amenés. Gagnant alors un point de la côte qui se termine par un promontoire rocheux, ils avaient précipité le corps dans la mer, après avoir eu soin de reprendre leurs *ponchos*.

Réglés à l'avance par Dolorès, ils avaient disparu dans la nuit, en route pour la frontière mexicaine.

Ici s'arrête la sensationnelle version de la fin tragique du Don Juan aviateur telle que l'a conçue l'inspecteur Sullivan.

Elle est saisissante de possibilités, au point que les autorités judiciaires américaines semblent s'y être ralliées.

Miss Dolorès Robinson questionnée, interrogée, cuisinée, nie formellement toute participation au crime, mais enfin, malgré qu'elle proclame hautement son innocence, on l'a maintenue à la disposition de la justice.

Le *grilling* qui correspond là-bas aux méthodes d'aveux spontanés en usage ici, la fera-t-il avouer ?

TOM TURNER.

## BIENTOT, DANS " POLICE-MAGAZINE " une série d'articles sensationnels VAMP !

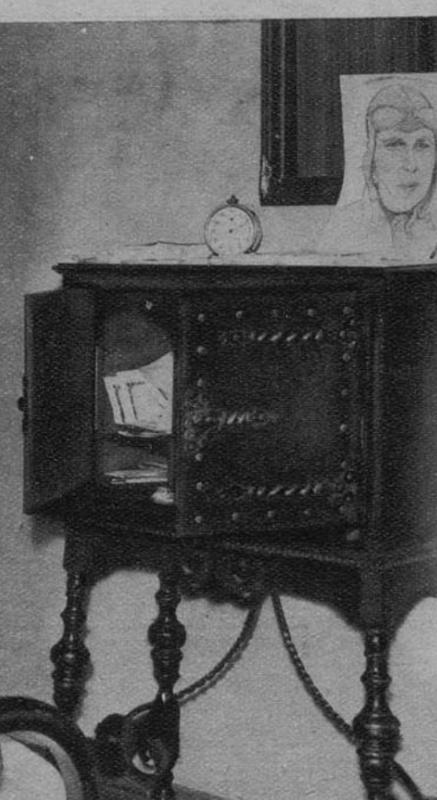
Le mystère d'une existence infernale où l'attrait du vice et de l'escroquerie domine une désaxée, vouée au mal, qui sème autour d'elle le désordre et provoque toutes sortes de drames.

VIENT DE PARAITRE :  
**Les dessous**  
de  
**Scotland Yard**  
par  
Georges LAFUMÉE  
La plus passionnante des  
histoires policières.  
LES ÉDITIONS DE FRANCE  
Un volume in-16. — 15 fr.

## AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer : en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il est son pesant d'or. Envoi gratis.  
REMÈDES WOODS, 10, Archer Str. (188 T.B.L.) Londres W1

NOUVELLES  
AVENTURES  
INÉDITES  
DE  
**FANTOMAS**  
FANTOMAS EST-IL RESSUSCITÉ ?  
FANTOMAS, ROI DES RECÉLEURS.  
Le volume 5 frs  
A FAYARD & Co, Edit.



pouvant simuler le regard fatal, c'était pour l'écran un type de *vamp* tout indiqué.  
« Elle ne tarda pas à être remarquée. On l'engagea et elle a joué dans plusieurs films.  
« C'est à ce moment qu'elle a fait la connaissance d'un riche brasseur de « Frisco », Barton. Mais, avertie par sa première expérience, Dolorès lui a tenu la dragée haute, et le gros Willy, de plus en plus fou d'elle,

# La tuerie d'Agen

AGEN

(De notre envoyé spécial.)

AVENUE Michelet. Une voie spacieuse, large, tout au sud de la ville. Nulle circulation tumultueuse, le grand silence des provinces. Des jardins, des pavillons, des maisons bourgeoises la bordent. Aux deux extrémités, le boulevard de la Liberté et l'avenue de Toulouse la traversent, qui vibrent de tout le trafic des autos qui se dirigent vers Nérac, Auch, Moissac, Montauban et Toulouse. C'est tout.

A midi et à quatre heures, elle est soudain envahie par une rumeur joyeuse, ce tapage correspond régulièrement à la sortie des élèves du lycée de garçons.

Par bandes rieuses et piailleuses, car table sous le bras, les gosses s'en vont, jouant aux billes, ou courant vers le centre ou les bords de la Garonne.

Tout au fond de la rue se profilent les masses impressionnantes du Palais de Justice et de la Préfecture.

Vendredi donc, avait lieu comme de coutume la sortie du lycée. Il ne faisait pas nuit encore, mais les premières ombres du soir tombaient. Les brumes qui montaient du fleuve rendaient le ciel tout nébuleux.

Les élèves des classes enfantines et les « grands » quittaient bruyamment l'établissement où ils avaient étudié tout le jour. Rien ne paraissait anormal alors.

Parmi cette multitude, il était un jeune homme presque, un garçon de quinze ans, Lucien Podenas.

Raisonnement il prit le chemin de la maison familiale.

Oh ! Il n'en eut pas pour longtemps à marcher... quelques mètres à peine.

— Au revoir, Lucien... A demain... T'es préparé la composition d'histoire ?

— Oui... Et toi ?... Et tes frangins, toujours malades ?

— Oui, la grippe... Les miens aussi, Pierre et Georges sont au lit...

— Au revoir, Lucien...

Ainsi, le jeune Podenas quitta-t-il très naturellement, comme d'autres soirs, des camarades qui poursuivaient leur route.

Lucien était face à une bâtisse qui ne paraissait ni triste, ni gaie, une de ces maisons qui semblent renfermer jalousement le mystère du bonheur familial. Le maison, avec ses deux étages, avait pour nom : Villa Maryse.

Lucien poussa la porte de la villa Maryse. Insouciant, machinalement, il grimpa au premier palier se débarrasser de ses livres et cahiers dans sa chambre.

Un grand silence régnait qui le surprit. Sa mère, ses frères étaient là cependant, il en était sûr.

Il allait appeler joyeusement : « Maman !... Pierre !... Georges !... » lorsque son père lui apparut au coin du couloir.

Il ne vit tout d'abord que sa figure, il n'eut pas le temps de voir autre chose et il resta interloqué devant cette expression qu'il ne connaissait pas. Le regard brillait étrangement, la bouche se tordait dans un rictus amer...

— Papa...

Déjà l'homme, insensible à ce cri, avait braqué son revolver. Une seule balle suffit. L'enfant s'écroula, un peu de sang coulait de sa tempe.

Il ne cria pas ouf !... La mort fut instantanée.

Albert Podenas, âgé de quarante-cinq ans, ancien colonial, qui a tué sa femme et ses trois enfants. (A. Balistaï. Agen.)

Le petit Lucien, élève du lycée d'Agen, n'existait plus. Son père venait de le tuer.

On pourrait croire que cette scène rapide fit sortir cette maison de sa torpeur. M<sup>me</sup> Podenas avait dû entendre le bruit de la détonation... Les deux plus jeunes enfants allaient hurler de leur lit.

Il n'en fut rien. Le silence retomba implacable.

Et le meurtrier alla en paix d'une pièce à l'autre.

Dans celle-ci, la cuisine, il y avait, le long de la cloison, sa femme à demi affaissée. Morte, elle aussi. Elle aussi, la tempe sanglante.

Au deuxième, dans un premier lit gisait Georges, dans un autre Pierre, abattus féroce à coups de revolver.

Tous morts !

Et M. Podenas, soudain très maître de lui, se promenait tranquillement au milieu de tous ses chers morts qu'il avait tant aimés !...

La famille Podenas, à Agen, était connue pour une famille heureuse.

M. Podenas jouissait tout d'abord d'une retraite de 7 000 francs, car, longtemps, il avait été infirmier aux colonies. Il avait séjourné notamment de nombreuses années à Dakar. Enfin il gagnait au moins autant en exerçant à Agen la profession de porteur de contraintes pour le compte de la perception.

Quatorze mille francs par an, ce n'est pas le Pérou, mais, dans le doux pays du Lot-et-Garonne, cela suffit pour mener une bonne petite existence et posséder sa maison, en l'occurrence la villa Maryse.

M. Podenas était d'ailleurs fort apprécié, si l'on peut dire, par les personnes qu'il relançait de la part du fisc.

— Il est plein de tact, disaient-elles de lui.

Ses chef eux-mêmes se félicitaient de son amabilité et de son zèle.

— Comme il est brave ! s'exclamait-on après son passage.

Et ces quelques mots prononcés avec l'accent correspondant dans tout le Midi au certificat le plus élogieux.

Et ne voilà-t-il pas que tant de qualités peu à peu disparaurent.

M. Podenas, pour des raisons qu'on ignore, se mit un jour à fréquenter les cafés qui jalonnaient les itinéraires de ses courses.

Il commença par un anis, puis deux et même trois à l'heure de l'apéritif. Bientôt, à l'heure même où il est de règle d'avaloir un café au lait fumant, il commanda également des anis.

Enfin, dès huit heures du matin, il buvait. Jamais les bistrotts n'avaient eu meilleur client, il va sans dire que tant de libations n'allaient pas sans entraîner certaines ivresses.

On vit M. Podenas marcher dans des rues qui ne semblaient pas assez larges pour ses pas hésitants.

La parole difficile et le regard trouble, le porteur de contraintes perdit en quelques mois tout son prestige.

On se mit à plaindre sa femme et ses fils qui, le soir, recueillaient un mari et un père en complet état d'ébriété.

Sans compter que ces stations aussi prolongées que nombreuses dans les divers bars de la ville portaient un coup fatal à la trésorerie familiale.

Le pauvre M. Podenas qui noyait ainsi on ne sait quelle déconvenue ni quel regret des pays chauds tenta le plus longtemps de cacher l'importance de ses dépenses à sa femme.

Il fit une fois reculer de quelques mois l'échéance d'une traite correspondant à une des mensualités qu'il réglait pour payer complètement à son premier propriétaire, la fameuse villa Maryse.

Une autre fois, il inventa une histoire rocambolesque pour retarder la remise de ses comptes au percepteur...

Mais tant va la cruche à l'eau...

Il y a huit jours, M. Podenas, littéralement affolé, se présentait au domicile d'une personne demeurant dans la banlieue d'Agen, connue pour prêteur de l'argent.

— Il me faut 4 000 francs tout de suite, s'écria le porteur de contraintes. Il me faut cet argent immédiatement pour finir de payer ma maison. On menace de me saisir...

Ce qui est évidemment assez désagréable pour un homme qui exerce la profession de M. Podenas.

La personne qui est habituée à ces sortes de démarches et également à ces manières d'affolement réclama un délai d'au moins quarante-huit heures ne serait-ce, que pour prendre des renseignements.

— C'est trop tard, je n'ai plus qu'à sauter !...

Ainsi s'acheva la conversation et M. Podenas sortit.

A la vérité, non seulement il lui fallait



Les magistrats et la police viennent faire les premières constatations à la maison du drame. (A. Balistaï. Agen.)

faire face à une échéance à propos de sa maison, mais le trésorier payeur général d'Agen qui ne l'avait plus vu depuis quinze jours avait été obligé de lui adresser un rappel pour la remise de ses comptes.

C'était la fin. C'était la course à la catastrophe.

M. le commissaire de police d'Agen est un fonctionnaire régulier, ponctuel. Tous les matins, dès son arrivée au bureau, après le rapport, il dépouille son courrier.

Lettres de dénonciations, lettres de menaces, lettres anonymes...

Or, samedi dernier, il ouvrit un pli qui contenait un bien étrange missive.

Voici plutôt quelques extraits de la singulière confession :

Monsieur le Commissaire,  
Je tiens à vous prévenir que j'ai tué ma femme à 15 h. 30, ainsi que mes deux plus jeunes fils. J'ai tué mon aîné à 16 h. 10, à sa rentrée du lycée. J'ai commis ce crime pour protester contre les décrets-lois. Inutile d'ouvrir une enquête à mon sujet.

Puis dans les élans d'un lyrisme extravagant, il ajoutait :

Détenteur d'un cheptel humain, je supprime, sans décrets-lois, ce cheptel, soit trois mâles qui, plus tard, auraient été, fusil en main, défendre les capitalistes bêlants...

— C'est une sinistre plaisanterie, s'exclama le commissaire.

— C'est la lettre d'un fou, assura un de ses collaborateurs.

Et, comme personne n'ignorait le penchant de M. Podenas pour l'anis, il fut décidé par prudence de se rendre, sur l'heure, villa Maryse... Il est vrai que personne dans la petite troupe policière ne voulait encore croire à la possibilité d'un tel drame.

— Macabre mystification, disait-on en chemin.

— Cependant, c'est bien la signature de Podenas agent des contraintes qu'il y a au bas de la lettre, précisait ceux qui ne pouvaient se défaire d'une légitime appréhension.

Arrivés, 12, avenue Michelet, villa Maryse, les policiers trouvèrent une porte fermée à double tour. Ils firent appel à un serrurier.

La porte à peine poussée, ils durent battre en retraite. Une bouffée de fumée acre les avait pris à la gorge.

Un début d'incendie avait éclaté.

Une fois que les pompiers l'eurent éteint, on sait quel affreux spectacle découvrirent les policiers.

Quatre morts gisaient dans la maison du crime...

M. Podenas avait disparu...

— Donnez-moi un anis !...

L'homme qui réclamait sur ce ton impératif au cafetier Labadue, dont l'estaminet dresse sa devanture quartier Gailard, ne pouvait être que M. Podenas.

C'était lui, en effet, qui, samedi matin, douze heures après son forfait, se reconfortait de tant d'émotions.

— Et puis donnez-moi aussi un sandwich, réclama-t-il, car il avait faim.

M. Podenas mangea et but de bon appétit.

— Comment se fait-il que vous soyez si tôt sorti ? remarqua le patron du café.

— Je viens de Saint-Esprit, un lieu voisin, répondit le porteur de contraintes avec un calme désarmant.

Et, s'il fut fou quelques heures, l'ancien colonial oublia vite de l'être pour son compte, car, si l'on retrouva le long des berges de la Garonne, la bicyclette, le chapeau et le veston de l'assassin ainsi qu'une carte de visite conçue en ces termes :

« C'est à cet endroit qu'il s'est jeté dans le fleuve... », les enquêteurs sont loin encore de croire au suicide du forcené... Ils se souviennent de la terrible tragédie qui ensanglanta voici deux ans la petite localité de Moirax : un Delafet, de sinistre mémoire, tua ainsi toute sa famille... et, quelques mois après, bien qu'il eut simulé une mise en scène faisant croire au suicide, était re-

trouvé et comparait aux Assises, incapable de donner une raison de son geste odieux...

Après Delafet, voici Podenas...

## PASOS LARGOS

PASOS LARGOS (Longs-Pas), le dernier brigand romantique espagnol, vient de tomber sous les balles de la garde civile.

Pasos Largos avait été baptisé de ce surnom, sous lequel il était seul connu, parce que sa présence était habituellement signalée dans les endroits les plus différents. Il témoignait de la plus grande mobilité et se déplaçait constamment de la façon la plus rapide.

Il opérait dans l'extrême Sud de la péninsule lorsqu'il fut tué par une patrouille de la garde civile aux environs de Ronda. Région peu habitée, accidentée, propice aux embuscades, constituant un repaire de choix pour un bandit.

Depuis fort longtemps, la police espagnole recherchait Pasos Largos, dont les méfaits ne se comptaient plus, mais elle n'était jamais parvenue à l'appréhender, tant Longs-Pas était prompt et habile à déjouer les recherches.

Mais tout à une fin. La présence du bandit ayant été signalée aux environs de Ronda, un sergent de la garde civile et deux gardes reçurent l'ordre de se rendre au cours d'une nuit, à l'endroit indiqué.

Arrivés aux abords d'un ravin, ils soupçonnèrent que le bandit se cachait dans ses flancs abrupts.

Leurs soupçons étaient justifiés. Au petit jour, ils virent Pasos Largos sortir d'une caverne dont l'entrée était habilement dissimulée. Cette caverne n'avait qu'une sortie. Le bandit était pris au piège.

N'ayant pas répondu au réglementaire : « Haut les mains ! » de la garde civile et ayant, au contraire, ouvert le feu sur les gardes avec sa carabine, ceux-ci ripostèrent, et bientôt Longs-Pas tombait, frappé d'une balle à la tête.

## La France n'est plus terre d'asile !



Ancien ministre de l'Intérieur de Catalogne, M. José Dencas a été arrêté à Paris, à la demande des autorités espagnoles. Il a été incarcéré à la Santé. On l'accuse de détournement des deniers publics au cours des émeutes récentes. M. Dencas sera-t-il finalement extradé ? On en discute entre Paris et Madrid. (N. Y. T.)



# Le Mort... Vivant

MARSEILLE

(De notre envoyé spécial.)

FAISONS amende honorable et reconnaissons loyalement, mais là, très loyalement, que nous nous étions trompés. Et de quelle façon !

Pour nous, le crime de la rue Lulli, le crime perpétré, le 22 décembre au soir, dans la chambre portant le n° 4 d'un petit hôtel l'borgne, le crime « sans cadavre » comme, nous l'appelions, ne faisait aucun doute.

Le client inconnu d'Irma-la-Rouquine, ancienne reine des camelots marseillais, avait bel et bien été victime d'un attentat et c'est le notoire repris de justice « Lunette » qui s'était chargé de porter à la victime le terrible « coup de père François... »

Hélas ! notre vie à nous, les reporters, n'est pas exempte des petites désillusions ni des erreurs. Bien au contraire !

Ne voilà-t-il pas, en effet, que le mystère de Marseille est, dit-on, complètement éclairci et qu'il n'en reste plus maintenant qu'une bonne, qu'une très bonne histoire marseillaise !

Voyons cela. Ou, plutôt, complétons nos informations précédentes en reprenant l'affaire à son début et en révélant certains faits que nous avions cru devoir tenir cachés afin de ne point gêner les enquêteurs.

\*\*\*

Tout d'abord, c'est une lettre anonyme qui annonce à M. Couplet, chef de la Sûreté de Marseille, qu'un assassinat a été commis dans un hôtel de la rue Lulli et que la belle Irma, à ce sujet, pourrait fournir d'utiles renseignements.

Irma-la-Rouquine est aussitôt convoquée. Et elle raconte enfin, après bien des réticences et à la suite d'un long interrogatoire, la tragique aventure que l'on sait.

Ment-elle ? Nous ne pensons pas, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Elle a vu un homme saisi à la gorge, renversé à terre, transporté ensuite dans la rue ; elle peut parfaitement supposer que son client au portefeuille garni et à l'âme généreuse a été tué par « Lunette » et « Titin ».

Mais les révélations d'Irma-la-Rouquine n'étaient pas les seuls éléments permettant aux policiers marseillais... et aux journalistes d'être convaincus de la façon la plus absolue de la réalité du crime : deux spécialistes du « vol au rendez-moi », les nommés Champroux et Avoustin, n'avaient-ils pas un jour proposé :

— Nous voudrions parler à M. Couplet. C'est pour des révélations.

Et ne lui avaient-ils raconté avec force détails, leur offre ayant été prise en considération, ne lui avaient-ils pas raconté l'assassinat de la rue Lulli que leur avait avoué, sous le sceau du secret, l'ex-gérant de l'hôtel tragique, Jean-Baptiste Graziani ?

Tout permettait donc de dramatiser... C'est pourquoi M. Mirmard, juge d'instruction chargé de l'affaire, M. Couplet et son fidèle bras droit, M. Baumelou, sous-chef de la Sûreté, avaient ordonné les plus actives recherches, les plus minutieuses investigations.

Était-ce le conseiller municipal du Mans qui était mort étranglé dans la chambre n° 4, après une scène granguignolesque ? Était-ce lui dont le cadavre avait été repêché à la Madrague ? Était-ce le commerçant lyonnais porté disparu ?

On ne savait. Les policiers enquêtaient tour à tour dans les milieux spéciaux et chez les bourgeois. On draguait le fond de la mer, où l'on trouvait d'ailleurs des cadavres. Cinq pour le moins. Mais il s'agissait des corps de désespérés ou de marins perdus en mer. Pas une trace de blessure, pas un indice suspect. C'était bien le « crime sans cadavre ».

Rien, toujours rien. On allait jusqu'à exhumer le noyé de la Madrague. Et à le faire autopsier à nouveau par le réputé praticien marseillais, le D<sup>r</sup> Bérard. Ce n'était pourtant qu'un pauvre brave homme, ce mort, qui avait eu le grave tort de ne pas aviser sa famille de la funeste détermination qu'il avait prise de mettre fin à ses jours.

Cependant, cette absence de toute trace du crime n'avait pas été sans frapper les policiers. D'autant plus qu'Avoustin et Champroux, après s'être montrés fort prolixes devant le juge d'instruction, étaient devenus muets comme des carpes.

Alors, un beau matin, M. Couplet fit appeler dans son bureau un de ses meilleurs collaborateurs.

— Demar, lui dit-il, il faut absolument me tirer cette affaire au clair. Je compte sur vous.

— Bien, chef. L'inspecteur Demar, fin limier, partit à la recherche de la clef du mystère.

\*\*\*

Il la trouva rapidement. Mais non sans mal. Tout d'abord il admit le principe que la « victime » de la rue Lulli était vivante et qu'elle avait de sérieux motifs de garder le silence le plus complet sur sa mésaventure.

La première chose à faire était donc de l'identifier.

Comment faire ? Le policier montra aux filles soumises qui avaient vu entrer rue Lulli, le 22 décembre au soir, le client inconnu, les nombreuses photographies de tous les gens qui lui avaient été signalés comme disparus. Sans résultat.

— Et si c'était un repris de justice ? émit M. Couplet en apprenant le résultat négatif des premières tentatives.

— Bonne idée, répondit l'inspecteur Demar.

Le lendemain matin, une photo figurant sur les fiches anthropométriques et classée au service des archives de la Sûreté était reconnue par plusieurs personnes :

— Il me semble que c'est lui...  
— Je crois bien...  
— Peut-être...

Ce n'était pas probant, mais, enfin, il y avait quelque chose et l'espoir renaissait dans le cœur des enquêteurs.

L'inspecteur Demar approchait du but qu'il s'était fixé. Un témoin, dont on nous a prié de garder l'anonymat — le silence est de rigueur dans ce « coin » là — lui fit la déclaration suivante :

— J'avais lu, dans les journaux locaux, le signalement de la prétendue victime de la chambre n° 4. Or, dans le café que je fréquente, venait journellement, depuis quelques temps, un nouveau client qui était le portrait « craché » du partenaire d'Irma-la-Rouquine tel qu'on l'avait publié.

« Un soir, pour m'amuser, je lui demandai à brûle-pourpoint :

« — Ne serait-ce pas le « cadavre » que l'on cherche depuis si longtemps ?

« — Quel cadavre ? me demanda-t-il, sans manifester la moindre émotion.

« — Celui de la rue Lulli. Celui du crime !

« A cette évocation, il me parut alors très gêné et, sans rien me répondre, en haussant les épaules, il s'en alla. Depuis, il n'a plus reparu dans le café en question.

« C'est tout. Mais si ça peut vous intéresser...

Bien sûr que ça l'intéressait, le policier ! Il montra aussitôt au témoin la photographie que d'autres, déjà, avaient cru reconnaître. C'était celle d'un comptable indélicat.

— Est-ce lui ?

La réponse ne se fit pas attendre :

— Oui, oui, c'est bien lui, à mon avis. J'avais remarqué des traces de blessures sur le visage du personnage qui m'avait tant intrigué. Bien entendu, sur le cliché, je ne les retrouve pas, mais quand même...

Le comptable indélicat s'appelle Donat-Marie Pillon. Il est âgé de cinquante-six. Depuis de très nombreuses années il habite Marseille.

En 1926 il a comparu devant le jury des Bouches-du-Rhône pour faux et usage de faux et a été condamné pour ce double délit à sept ans de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour.

Par conséquent, il ne peut séjourner à Marseille avant 1936. Mais il y habite, s'y montre dans certains quartiers et fait la noce le soir, quelquefois. Avec quel argent ? Nul ne le sait.

Il habite rue Paradis et fréquente de mauvais garçons. Comme autrefois...

Tel est l'homme que MM. Couplet et Baumelou recherchent dès aujourd'hui, à partir du moment où la preuve a été faite

que le mort était vivant. Mais, ce « mort vivant », il n'a aucun intérêt à se faire connaître, plus exactement à venir déposer devant les enquêteurs. Bien sûr, grâce à lui, l'énigme de la rue Lulli est définitivement éclaircie. Pourra-t-on lui faire accorder, en haut lieu, l'autorisation de rester dans la grande cité phocéenne s'il n'a à se reprocher que le délit d'infraction à un arrêté d'interdiction de séjour ? Mais...

Mais il y a l'argent qu'il portait sur lui. Cet argent, la fille Olga le vit. La fille Olga on s'en souvient est celle qui le prit par le bras, rue Paradis, le soir du 22 décembre, et l'entraîna vers la rue Lulli en lui disant :

— Tu viens, chéri ?

Olga, l'amie d'Irma-la-Rouquine, a parfaitement reconnu Donat-Marie Pillon lorsqu'on lui a présenté le portrait du repris de justice. Comme les autres témoins, elle s'est écriée :

— C'est lui, c'est bien lui !

Et elle ajoute :

— Je sais même où il demeure.

Malheureusement, rue Paradis, lorsque les policiers arrivèrent le nid est vide : Pillon a pris la fuite.

On le recherche.

Et l'on en vient à se demander s'il ne s'agit pas quand même d'un crime, d'un autre crime : qui aurait été commis autre part que rue Lulli. Car, enfin, l'interdit de séjour avait sur lui, le soir où il fut entraîné par Olga et corrigé par les amis d'Irma-la-Rouquine, une cinquantaine de mille francs sur lui...

Irma a cru qu'on l'avait tué alors qu'on ne l'avait que dévalisé.

Mais, lui, auparavant, quel sinistre exploit avait-il réalisé ?

GÉO GUASCO.

## L'affaire Prince continue...

L'AFFAIRE Prince, la très mystérieuse « affaire Prince » continue.

De différentes façons.

C'est-à-dire que la commission d'enquête, présidée par M. Guernut, poursuit sa besogne ardue, que M. Rabut, juge d'instruction à Dijon, entend inlassablement de nouveaux témoins et que les journalistes restent sur leurs positions, les uns étant « suicidistes », les autres « assassinistes ».

Des faits nouveaux ? Il n'y en a pas, sinon que M. Pressard, ancien procureur de la République, que d'aucuns accusèrent et accusent encore d'avoir participé au drame de la Combe-aux-Fées, que M. Pressard est mort...

J'ai trop de fois, ici même, et contradictoirement avec mon éminent ami Maurice Coriën, soutenu la thèse du suicide pour ne pas dire aujourd'hui que le chagrin qui minait l'ancien haut magistrat — chagrin causé par une campagne nettement politique — fut la cause de son décès prématuré.

N'allait-on pas l'obliger, lui, le procureur Pressard, qui avait tant de fois défendu les intérêts de la société, n'allait-on pas l'obliger à se rendre chez le fantaisiste témoin Truchot, restaurateur à Montbard, aux fins de confrontation ?

M. Truchot, au cours d'une déposition très publicitaire — spécialité de jambon à la crème — n'avait-il pas affirmé que M. Pressard était venu déjeuner chez lui quelques jours avant le 20 février, en compagnie de l'inspecteur Bonny ?

Pour d'autres, c'eût été à mourir de rire. M. Pressard, auquel la commission d'enquête vient de rendre un émouvant hommage, ne possédait pas ce stoïque opti-

misme qui lui eût permis d'en sourire...

\*\*\*

Cependant, l'activité de M. Rabut va pouvoir se manifester à nouveau puisque certains membres de la commission d'enquête ont décidé, paraît-il, de se rendre à Dijon pour enquêter sur les lieux mêmes et pouvoir ainsi se faire une opinion définitive.

Alors, guidés par le magistrat dijonnais, pourront-ils essayer de se faire une opinion définitive sur le mystère de la Combe-aux-Fées. Ils verront l'endroit, jugeront de ses possibilités d'accès et entendront, je l'espère, divers témoins parmi lesquels ceux que *Police-Magazine* a révélés il y a deux mois et dont l'audition est encore attendue.

En résultera-t-il, par la suite, un jugement formel, inattaquable ? Hélas ! non. Les membres de la commission d'enquête sont comme les journalistes — qu'ils ne se vexent point de la comparaison ! — Les uns disent :

— Suicide ! Sans aucun doute !

Et les autres ripostent :

— Le crime est évident !

Peut-on espérer sortir de cette impasse ? Franchement, je n'ose plus y croire. Ou alors il faudrait prendre des mesures telles, diriger l'enquête d'un tel côté que sans doute l'émotion causée par la mort du conseiller Prince en serait encore accrue.

Mais, en fait, dans l'intérêt de la seule vérité, tout, même le pire, n'est-il pas à souhaiter ?

C'est, pour le moins, mon humble avis.

G. O.

## La condamnation du lieutenant Cabanes



Le lieutenant Cabanes, meurtrier du colonel Caillon dans le Sud algérien, a été condamné à cinq ans de prison. Il a fait immédiatement appel, cette condamnation entraînant exclusion de l'armée et radiation de la Légion d'honneur. Voici l'officier (au centre) durant le réquisitoire. Ce pénible procès a jeté un jour singulier sur certaines mœurs militaires aux confins du désert saharien. (K.)



Le D<sup>r</sup> Paul, venant de pratiquer l'autopsie du procureur Pressard, sort de l'Institut Médico-légal. (M. P. P.)



M. Georges Pressard, ancien procureur de la République, qui est mort subitement. (H. M.)

# A HUIS CLOS

## - Causes Salées -

Ce qui se passait dans la cave.

— Vous vous appelez ?  
— Y... Adolphe-Ernest, 48 ans, concierge, chef du groupe d'habitation, 438, route nationale, à X... (Seine-et-Oise).

— Vous savez pourquoi le ministère public vous a fait assigner ?... A la demande de plusieurs des locataires des immeubles dont vous avez la surveillance, le Commissaire de police a ouvert une information sur vos agissements... Et le rapport du magistrat conclut à votre culpabilité... Vous assistiez à des scènes plutôt scabreuses dans les caves inoccupées de votre maison... Beaucoup prétendent même que vous en étiez l'instigateur... l'organisateur... Avouez qu'il doit y avoir un peu de vrai dans cette dernière allégation.

Le prévenu, un bel homme massif, à la moustache de chat, au crâne mal couvert par un restant de cheveux de couleur indécise, balance sa vaste carrure devant le tribunal en roulant, d'un geste nerveux, sa casquette entre ses doigts gantés de gris.

Aux yeux d'un observateur, ce concierge chef ressemblerait plutôt à un surveillant de boîte à bachof, à un garde-chiourme en civil.

Et c'est une voix extraordinairement faible et plaintive, une voix de gosse au biberon qui sort de la gorge de ce gaillard.

— Je jure que je suis innocent. Ma femme...

— Vous en êtes, si je m'en rapporte aux pièces du dossier, à votre cinquième épouse...

— Oui... trois fois veuf et une fois abandonné.

Cet « abandonné » presque quinquagénaire et fort comme un chêne ferait de la peine s'il fallait ne s'en rapporter qu'à la manière pleurnicheuse dont il fait usage pour s'exprimer.

En fait, il déchaîne le rire de l'assistance.

— Voyons, poursuit le président, nous avons de nombreux témoins à entendre. Facilitez la tâche du tribunal en vous expliquant avec sincérité. Votre passé est net. Les renseignements que l'on a sur vous sont bons, hormis cette déplorable affaire. La franchise ne peut que vous attirer l'indulgence.

Mis ainsi à l'aise, le concierge chef se décide à donner des événements une version assez scénique, mais, toujours, sur le ton d'un misérable agneau que l'on martyrise.

— J'ai une lourde tâche à remplir, messieurs les magistrats, dans cette immense maison dont je suis le gardien principal et responsable. Au jour d'aujourd'hui, c'est une population de plus de sept cent cinquante locataires, dont quatre cents sont des gosses qu'il me faut surveiller. Je n'arrête pas d'un bout de la journée à l'autre de courir, de vérifier, de sévir... Tantôt ce sont les chiens qui urinent, sauf votre respect, à tort et à travers... Tantôt ce sont des tapis que l'on secoue en dehors des heures légales...

— Si vous nous parliez des scènes de la cave n° 49, monsieur le gardien principal ?

Les moustaches du bonhomme se hérissent soudain, et sa voix se hausse d'un ton et demi :

— Ah ! les petits misérables ! M'avoir fait cela à moi... Mais c'est une infamie, messieurs... Je le jure...

— Calmez-vous et parlez clairement.

— Eh bien ! c'est à la fin du printemps que j'avais commencé à m'apercevoir de quelque chose de louche. Les petites de l'épicerie : Simone et Germaine, douze et quatorze ans, tenaient des conciliabules avec le fils du cordonnier, un gamin de leur âge, dans la cour du fond ; puis quand j'arrivais... pfluit !... plus personne ! Tout ce petit monde disparaissait comme par enchantement. D'abord, je crus à un jeu, mais cela fini par m'intriguer parce que ça se renouvelait souvent... trop souvent. C'est pourquoi je me décidai un jour à guetter les gosses sans être vu. Lorsqu'ils furent à six ou sept avec le garçon de la blanchisseuse et le petit de la crémère, un marmot celui-là, j'eus la surprise de les voir s'engouffrer tous dans l'escalier de la cave du dernier bâtiment... Oh ! ils avaient bien choisi leur cachette... Il n'y a pas encore de locataires dans ce bâtiment-là... Bon ! J'attends un peu, et puis je descends à mon tour et, guidé par le bruit des voix, je me dirige et, tout d'un coup, je braque ma lampe électrique dans la direction d'où venaient des cris et des rires... Ah ! messieurs, les cheveux s'en dressent encore sur ma tête. Les gosses s'amusaient comme vous et moi !

— Qu'entendez-vous pas là ?  
— Non !... C'est pourtant clair. Les garçons essayaient d'initier les petites et les gamines y mettaient toute la bonne volonté désirable.

— J'espère qu'à la vue de ce spectacle vous êtes intervenu !

— Heu !... Je dois avouer que j'en suis tellement resté ébahi que je n'ai pas été capable de les gronder, ces enfants. Ils n'ont d'ailleurs pas attendu que je leur tire les oreilles pour s'enfuir...

— Et c'est tout ce que vous avez à expliquer au tribunal ?

— Oui, à part que je repinçai deux ou trois fois encore mes galopins toujours dans la même cave... mais je puis jurer qu'ils ne pensaient pas faire le mal... A cet âge-là messieurs, c'est tout feu tout flamme, et ça ne peut rien... Moi-même, quand j'étais jeune, ça m'est arrivé d'essayer... je n'ai jamais fait que le simulacre...

— Et c'est pour cette raison, sans doute, que vous aviez pris l'habitude d'assister dans cette cave presque quotidiennement à ce que vous appelez des ébats sans conséquence.

— Oh ! l'habitude !... Je vous dis que j'ai peut-être vu la chose quatre fois... six au maximum... mais pas plus... Ceux qui prouveraient le contraire, je les attends, vous savez !

Le ministère public n'a cru devoir citer que les parents des enfants dont les dépositions recueillies au cours de l'enquête sont édifiantes.

Non seulement le concierge chef assistait, sans se scandaliser, aux petites scènes, mais il avait menacé les précoces galopins de tout dire à leurs familles s'ils n'obéissaient pas à ses fantaisies personnelles et à ses conseils... autorisés.

Glissons sur le détail de ces dépositions qui démontrent que souvent l'occasion fait le larron.

Si le sieur Y... Adolphe-Ernest n'avait pas découvert par hasard les exercices variés des gosses de son immeuble, il n'aurait jamais osé ni même pensé à leur apprendre l'art et la manière de se très mal conduire vis-à-vis d'un gros homme sanguin.

Le tribunal condamne Y... à quatre mois de prison. J. C.

### Accident de travail.

— Tu viens, chéri ?  
— Pas de réponse... La nuit est sombre, la pluie tombe à lourdes gouttes sur les trottoirs mouillés les lumières se reflètent en courtes flammes multicolores ; l'homme se hâte, pressé de retrouver le foyer tiède.

— Chéri, je serai gentille, insiste la femme.

— Non.  
Dans cette petite rue voisine de la porte Saint-Martin, la rumeur du boulevard arrive atténuée, les professionnelles du quartier offrent du plaisir à bas prix, le passant est rare ; celui-ci est saisi par le bras :

— Viens un petit moment.

L'homme a un mouvement brusque pour se dégager, si brusque que la fille tombe à terre... Elle s'est cassé deux dents sur l'arête du trottoir et fendu la lèvre supérieure, d'où le sang jaillit :

— Brute ! hurle-t-elle.

Un agent emmène les deux antagonistes au poste et, l'autre jour, le passant irascible comparait devant la douzième chambre correctionnelle pour coups et blessures.

La demoiselle de petite vertu, assise au banc de la partie civile, montrait un visage courroucé sur lequel le rouge s'éteignait sans discrétion :

— Monsieur le président, s'exclama-t-elle, j'offrais mes services à monsieur doucement, gentiment — j'ai quinze ans de métier, je sais comment m'y prendre, n'est-ce pas ? — et il a voulu me tuer !

Au banc des prévenus libres, l'accusé, l'air d'un brave ouvrier engoncé dans ses vêtements du dimanche, proteste énergiquement :

— Monsieur le président, cette... cette... demoiselle exagère, j'ai simplement voulu me débarrasser d'elle, je l'ai repoussé un peu brusquement, voilà tout !

La plaignante glapit :

— Un peu brusquement ! Qu'est-ce qu'il lui faut ? J'ai dû aller six fois à l'hôpital pour me faire panser et je n'ai pu « travailler » pendant quinze jours !

Le substitut interroge :

— Votre situation sociale consiste à vendre du plaisir.

— Exactement ! fait la demanderesse, sans le moindre émoi.

## Une Singulière Attraction



Dans un cabaret de Londres, une des attractions consiste à montrer aux curieux comment s'y prennent les pickpockets pour voler adroitement. Une sorte de mannequin est dressé dans un coin de l'établissement et un démonstrateur, sans doute spécialiste repent, exerce ses talents sur le veston du bonhomme en bois. Le démonstrateur, sur cette photo, n'est pas celui qui fouille maladroitement la poche du mannequin, mais celui qui subtilise un papier dans le veston du curieux. (I. P. S.).

— Fort bien, mais, si vous l'offrez, vous ne devez pas l'imposer.

La « belle de nuit », sans respect pour Thémis, hausse les épaules :

— Faut bien tenter un peu le client... Faut bien lui expliquer qu'on a les seins fermes et le ventre lisse, faut bien essayer de lui faire couler le désir dans les veines... sans ça, il ne « marche » pas !

Et reprise de colère, elle ajoute :

— Mais même quand un homme ne « marche » pas, il n'a pas besoin de vous brutaliser : ce monsieur m'a causé un double préjudice... accident de travail et dommage esthétique, et, pour ce double préjudice, je réclame dix mille francs.

— Oh, oh ! sourit le président, vous estimez au prix fort vos deux dents.

Et la plaignante de répliquer nettement :

— Quand on vend des caresses, on ne doit pas montrer aux clients une figure abîmée, or moi, je suis obligée de me faire mettre deux dents artificielles et j'ai une cicatrice à la bouche.

Néanmoins, elle n'obtient que cinq cents francs de dommages-intérêts :

— C'est honteux, conclut-elle, un homme peut abîmer une belle fille et ça ne lui coûte pour ainsi dire rien !... Ah la justice !

DIDIER-RENAUD.

### LYNCH

DEPUIS quelques mois, le terrible lynchage a fait de nouvelles et nombreuses victimes aux États-Unis. Ces pratiques que l'on croyait définitivement abolies ont été reprises en maintes occasions.

Récemment, deux hommes blancs accusés d'avoir enlevé le fils d'un millionnaire californien ont été arrachés à leur prison et littéralement mis en pièces par une foule furieuse, à San José.

Quelques jours plus tard, dix mille personnes ont lynché et brûlé le corps d'un jeune nègre de dix-neuf ans, Lloyd Warner à Saint-Joseph, dans le Missourï.

Une troupe de trois mille personnes, hommes et femmes, a fait irruption dans la prison de la Princesse-Anne, dans le Maryland, s'est emparée d'un prisonnier noir, nommé Georges Armwood. Après lui avoir passé une corde au cou, les lyncheurs l'ont traîné à travers toute la ville, accroché derrière une automobile. Le corps, horriblement mutilé, fut ensuite arrosé de pétrole et brûlé.

Au cours de ces derniers onze mois, on estime que le nombre de ces actes de barbarie dépasse quatre-vingts.

OFFRE SÉRIEUSE ET SINCÈRE  
PROFITEZ-EN SI VOUS SOUFFREZ DE

## NEURASTHÉNIE

Névrose, Épuisement nerveux, Débilité, Dépression, Impuissance, Varicelle, Pertes séminales, Neurasthénie sexuelle, Affections des reins, Vessie ou Prostata, Rhumatisme, Goutte sciatique, si vous êtes faible et sans force, si votre organisme est épuisé, demandez mon livre l'ÉLECTRICITÉ guérisseur naturel. Vous y trouverez les causes de vos souffrances et le moyen d'obtenir une guérison certaine et garantie. J'ai étudié ces questions pendant 20 ans et j'offre gratuitement le fruit de mon labeur à ceux qui souffrent. Donnez-moi seulement votre adresse sur une carte postale et immédiatement je vous ferai parvenir mon livre avec illustrations et dessins.

DOCTEUR S.-H. GRARD INSTITUT MODERNE, 30, Av. Alexandre-Bertrand BRUXELLES-FOREST  
Affranchissement pour l'Étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0.90

Direction - Administration - Rédaction  
30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
ÉTRANGER	Six mois ...	26 fr.
	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.  
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

# On accuse, on plaide, on juge...

## Pour avoir les palmes.

On peut diriger une importante maison de commerce, posséder l'aisance, réussir en affaires et toutefois se trouver malheureux parce qu'on n'a pas... les palmes académiques.

Tel était le cas de M. L..., fabricant de produits de beauté fort appréciés.

Aussi est-ce avec joie qu'il accepta un jour la proposition d'un nommé Sezal, se disant romancier et prétendant jouir de nombreuses relations influentes, de lui faire avoir la décoration si convoitée.

D'ailleurs pour donner à M. L... une certitude plus grande encore, Sezal l'emmena au ministère de la Santé publique où il se fit recevoir par un attaché du cabinet du ministre à qui il se présenta comme le secrétaire d'un homme politique connu.

— J'ai quelques frais ! murmurait parfois Sezal à l'oreille du candidat, qui comprenait et mettait la main à son portefeuille.

— Mais vraiment, dit un jour Sezal, pourquoi demandez-vous les palmes ? Un homme comme vous ne mérite-t-il pas la Légion d'honneur ?

— Que pouvait répondre ce bon M. L... ? Il opinait du bonnet ; évidemment, le ruban rouge a plus de prestige que le modeste ruban violet et valait bien plusieurs larges billets bleus en surplus...

— Le chef de cabinet du ministère de la Santé publique est mon meilleur ami, déclara Sezal, de même que la maîtresse du ministre est une excellente camarade, je vais vous les présenter tous deux au cours d'un dîner que nous allons faire ensemble !

De fait, dans un grand restaurant des Champs-Élysées, le fabricant de produits de beauté dîna avec le chef de Cabinet et la belle amie du ministre : un homme fort distingué et une jolie femme qui sablaient le champagne au succès au futur légionnaire et... à ses frais !

— Voyons, insista M. L..., serai-je bientôt chevalier ?

— Certainement, répliqua le chef de cabinet ; seulement, vous devriez faire un petit don à une œuvre de charité dont s'occupe le ministre.

— Qu'à cela ne tienne ! Voici deux mille francs.

On se quitta bons amis... Quelques jours après, M. L... recevait la visite du chef de Cabinet qui lui déclara que le ministre était fort gêné par son échéance de fin de mois et que trente mille francs arrangerait bien ses affaires.

— Prêtez-les-lui, suggéra le visiteur, vous aurez droit à sa reconnaissance et, dans quinze jours... votre boutonnière rougira ! La crédulité humaine, a dit Renan, donne la notion de l'infini ; celle de M. L. avait pourtant des limites : il refusa les trente mille francs et se renseigna. Il apprit que le chef de cabinet ne possédait nullement ce titre, c'était un nommé Salomon que tous ignoraient au ministère.

Le candidat à la Légion d'honneur, désabusé, porta plainte en escroquerie et Sezal fut condamné à quatre mois de prison de même que Salomon qui, de plus, par défaut, fut relégué.

Salomon vient de comparaître devant la douzième chambre correctionnelle où M. Théodore-Valensi soutint avec une éloquente conviction que le corrupteur est aussi peu sympathique que le corrompu et qu'il serait regrettable de condamner trop sévèrement l'un alors que l'autre n'a aucun compte à rendre à la justice.

Le tribunal a entendu ce langage, puisqu'il a supprimé la relégation et condamné Salomon à quatre mois de prison seulement.

SILVIA RISSER.

## LA BAGUE CHEVALIERE

Nous offrons à titre de réclame notre nouvelle Bague Chevalière d'une forme très élégante, plaqué OR 18 carats, un véritable bijou de bon goût au prix exceptionnel de 10 F. Si vous désirez un monogramme, envoyez-nous vos initiales, elles seront gravées par un spécialiste. Mesure : Joignez une bague en papier. Profitez aujourd'hui même de cette offre unique ! Envoi contre remboursement ou mandat.

10 F



Ets ALFA, 55, Fg Montmartre, PARIS. Serv. A. B.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco douane



100.000 clients par an. — 30.000 lettres de remerciement. Demandez tout de suite notre catalogue franco gratuit. Meinel & Hérol, Markhausen 510 (Tch.-Slov.)

Le Gérant : JACQUES BOURGES.

# 7 mois de malheur en 1934 sera une année de bonheur en 1935

<b>JANVIER</b>  Par suite de la crise, la maison où travaillait mon père comme chimiste ferme ses portes.	<b>FÉVRIER</b>  Je suis renversée en bicyclette par une automobile et dois cesser tout travail pendant trois mois.	<b>MARS</b>  Mon père tombe malade et un incendie détruit le magasin de librairie-papeterie tenu par ma mère.	<b>AVRIL</b>  La compagnie d'assurances refuse de régler le sinistre, la dernière quittance n'ayant pas été payée à temps.
<b>MAI</b>  Un ami de la famille perd à la Bourse nos économies que nous lui avions confiées.	<b>JUIN</b>  Je lis dans un journal l'annonce du Professeur ELROY intitulée : « Le malheur s'acharnait sur eux... »	<b>JUILLET</b>  Nous demandons chacun notre horoscope à cet astrologue. Il nous redonne du courage et nous décidons de suivre ses conseils.	<b>AOÛT</b>  Mon père se rétablit et nous gagnons notre procès contre la compagnie d'assurances.
<b>SEPTEMBRE</b>  Nous recouvrons une grande partie de nos économies et ma mère reprend son commerce.	<b>OCTOBRE</b>  Mon père trouve un poste de directeur dans un laboratoire de produits chimiques.	<b>NOVEMBRE</b>  Je me marie avec le fils d'un grand industriel du Nord.	<b>DÉCEMBRE</b>  Nous sommes maintenant tous heureux, grâce au Professeur ELROY, en qui nous plaçons toute notre confiance pour 1935.

## APPRENEZ LA VÉRITÉ GRATUITEMENT !

Voulez-vous connaître la vérité sur tout ce qui vous préoccupe : espoirs financiers, opportunité dans vos affaires, santé, jours et événements importants, mariage, numéros et couleurs porte-bonheur, voyages, et les innombrables autres questions qui peuvent signifier pour vous :

### SUCCÈS ou ÉCHEC ?

Un astrologue de célébrité mondiale, le Professeur ELROY, vous offre, sur demande, un horoscope gratuit se rapportant à toutes ces questions.

Quelle que soit votre opinion actuelle sur l'astrologie — que vous soyez déjà convaincu, résolument sceptique ou simplement impartial — il vous invite à essayer sa méthode et à vous joindre à ses milliers de clients dont la satisfaction entière lui a valu la réputation d'être le plus grand parmi les praticiens vivants de cette science.

RAPPELEZ-VOUS QU'UN CONSEIL DE CE CÉLÈBRE ASTROLOGUE VOUS AIDERA À DÉCOUVRIR LE VÉRITABLE AMOUR DE VOTRE VIE, LE CHEMIN DE LA FORTUNE, DU BONHEUR ET DE LA SANTÉ.

N'hésitez donc pas à lui écrire aujourd'hui même à **ACADÉMIE ELROY** (Service 129-B, 65, Champs-Élysées, Paris (8<sup>e</sup>)). Écrivez à la main, très lisiblement, vos nom (spécifiant M., Mme ou Mlle), adresse et date de naissance. Ajoutez 1 franc pour frais d'envoi (offre spéciale pour les lecteurs de *Police-Magazine*). Quelques heures après la réception de votre lettre, le Professeur ELROY vous enverra un horoscope QUI SERA POUR VOUS LE POINT DE DÉPART D'UNE VIE NOUVELLE.

A découper et à envoyer avec vos nom (M., Mme, Mlle), prénom, adresse, date de naissance, et 1 franc (pour tous frais), à **Académie Elroy** (Ser. 129-B) 65, Champs-Élysées, Paris.

**BON ! GRATUIT**

200 Fr. le mille, adresses à copier pour enveloppes travail assuré. Manuf. VULCAN, 10, Lyon

IDENTIFICATION scientifique de la Paternité. IDENTIFICATION des lettres anonymes. DÉTATOUAGE scientifique universel. Prof. DIOU, 8, rue Fernand-Foreau, PARIS (XII<sup>e</sup>)

## MAIGRIR sans DANGER

est possible grâce à la nouvelle méthode du Dr Rob. Saurel. Demandez brochure très intéressante envoyée gratuitement. Laboratoires Cosmos (rayon 1, 14, rue de Wattignies, à Paris (XII<sup>e</sup>)).

## L'ENNUI C'EST LA MORT ! POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demander les catalogues *Farces*, *Aïzaïpes*, *Surprises*, pour *Soirées* et *dîners*, *Clansons*, *Monologues*, *Présiditation*, *Physique*, *Mendiantisme*, *Librairie*. — Envoi contre Service 22 H. BILLY, MAYETTE Succ<sup>r</sup> 8, rue des Carmes, Paris-5<sup>e</sup>. M. 1500, fondé en 1888.

## ARTICLES D'HYGIÈNE EN CAOUTCHOUC

Seuls les véritables Préservatifs « BLACK CAT » en caoutchouc-soie sans soudure, VÉRIFIÉS, CONTRÔLÉS et GARANTIS indéchirables 1 an, sont réputés dans le monde entier depuis des années pour leur SOLIDITÉ et, seuls, ils vous assurent une SECURITÉ ABSOLUE !

LA SEULE VÉRITABLE MARQUE DE SECURITÉ

**BLACK CAT**

MARQUE DÉPOSÉE

N° 100 « Ivoire »..... Soie blanche fine. La dz. » 10.	RECOMMANDÉ : Le N° 114 « LATEX », nouveau préservatif
N° 100 bis « Réservoir Ivoire »..... » 11.	donnant toute sécurité malgré son extrême finesse, et le
N° 101 « Velouté »..... Soie rose ext.-fine. » 12.	N° 106 « SOIE CHAIR », lavable, d'une solidité incomparable.
N° 101 bis « Réservoir velouté »..... » 13.	CATALOGUE illustré en couleurs (20 pages de photos) de
N° 102 « Naturel »..... Soie brune surline. » 14.	tous articles intimes pour Dames et Messieurs avec tous ren-
N° 102 bis « Réservoir naturel »..... » 15.	seignements et prix, joint gratuitement à tous nos envois.
N° 103 « Cristallin »..... Soie blonde super. » 16.	ENVOIS rapides, recommandés, en boîtes cachetées sans
N° 103 bis « Réservoir cristallin »..... » 17.	aucune marque extérieure qui puisse laisser soupçonner le
N° 104 « Polure »..... Soie peau ext.-superf. » 18.	contenu (DISCRETION ABSOLUE GARANTIE).
N° 104 bis « Réservoir polure »..... » 19.	PORT : France et Colonies : 2 francs ; Étranger : 5 francs ;
N° 114 « Latex »..... Soie laquée invisible » 22.	Contre remboursement (sauf étranger), port et frais : 3 frs.
N° 105 « Renforcé »..... Lavable extra » 20.	(Bien indiquer votre adresse très lisible et complète.)
N° 106 « Soie chair »..... Lavable supérieur » 25.	PAIEMENTS : Nous déconseillons les envois en espèces et en
N° 106 bis « Supersochair »..... Lavable extra-super. » 40.	timbres. Adressez mandats-poste, mandats-cartes, mandats-
N° 107 « Épais »..... Lavable d'usage » 65.	lettres, mandats-internationaux ou chèques à la
N° 108 « Crocodile »..... Spécial américain » 30.	MAISON <b>P. BELLARD</b> , HYGIÈNE
N° 09 « Boudruche » extra, 20, 25, 30, sup. 40, 50, 60. » 30.	55, rue N.-D.-de-Lorette, 55 - PARIS (9 <sup>e</sup> )
N° 110 « Bout américain »..... Modèle très court » 6.	Maison de confiance, la plus ancienne, la plus connue.
N° 111 « Collection »..... Mod. variés super. » 25.	Magasins ouverts de 9 h. à 7 h. - Même maison, mêmes articles :
N° 112 « Échantillons »..... Mod. variés extras » 15.	22, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-9 <sup>e</sup> (G <sup>o</sup> Boulevards)
N° 113 « Assortiment Black Cat » 23-mod. différents » 50.	
N° 120 « Le Vérifier » appareil nickelé, extensible, indispensable pour vérifier, sécher et rouler les préservatifs... » 8.	



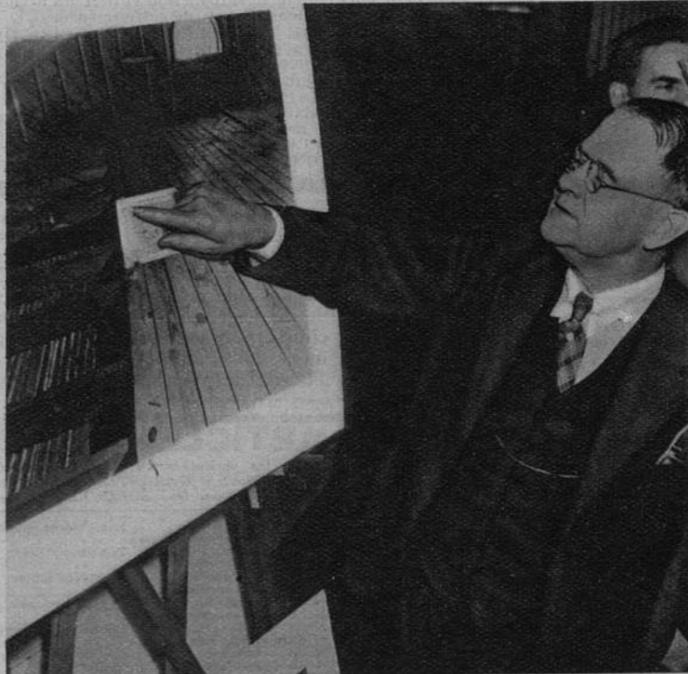
M. Magny, directeur de la Sûreté Nationale, a présenté aux autorités et à la presse les nouveaux locaux de la Sûreté Nationale, rue des Saussaies. Le modernisme et la clarté des constructions nouvelles ont vivement impressionné les visiteurs. A gauche : M. Magny sur l'un des escaliers de fer qui séparent les étages ; à droite : une vue générale des bâtiments qui viennent d'être inaugurés. (M. P. P.)

A Angerville (S.-et-O.), M. Vohl, colonel de la gendarmerie de Paris, dépose une palme au pied d'un modeste monument. Cette stèle marque l'endroit où le maréchal des logis Dormoy s'écroulait, blessé à mort, sous les balles de la bande Bonnot. (H. M.)



Henri Faillant, ce grand as de guerre qui tourna mal après l'armistice et qui fut compromis dans maintes affaires, dont celles de Slawisky, vient de comparaître une fois de plus en Correctionnelle, à Paris, pour escroquerie au cautionnement. Sa culpabilité a été démontrée. Jugement à huitaine. Sur ce document, Faillant est à droite. (Rap.)

A Paris, une grève général des étudiants, émaillée de quelques bagarres, a singulièrement animé le quartier Latin. Les étudiants français en médecine protestent contre le droit accordé aux étudiants étrangers d'exercer en France après leurs études. Voici le défilé d'un cortège de protestataires. (N. Y. T.)



Serge de Lenz, condamné à dix ans de réclusion pour le « déménagement » du coffre-fort de M. de Guise-Hille, avait fait appel. Aux Assises de l'Eure, sa peine a été réduite à cinq ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour. (Rol.)

Le procès de Bruno Hauptmann à Flemington se terminera-t-il ? Cependant le réseau des présomptions se resserre terriblement autour du charpentier germano-américain. Frederick Pope montre ici l'endroit, dans sa mansarde, où Hauptmann arracha une latte du plancher. Fut-ce pour cacher la rançon ? Ou pour remplacer un barreau de la fameuse échelle ? (W. W.)

La Société Franco-Equatoriale Minière et Industrielle a fait faillite. Un crash de quatre millions. Quatre administrateurs sont poursuivis. Parmi eux, M. Gaston Vidal, ex-ministre, déjà traduit en haute cour, que représente notre document. (Rap.)